

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

18^e ANNÉE. N^o 4. AVRIL 1875.

6^e anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

Le 31 mars, à deux heures précises de l'après-midi, madame Allan Kardec sera au Père-Lachaise, auprès du dolmen qui couvre les restes mortels du fondateur de la doctrine spirite.

Madame Allan Kardec convie les personnes qui ont conservé un bon souvenir des anniversaires précédents à vouloir bien se réunir à elle pour fêter le jour du départ pour la patrie heureuse du vaillant Esprit dont le nom est cher à tous les spirites.

Les groupes parisiens envoient ordinairement leurs délégués pour porter une couronne sur la tombe du Maître; quelques-uns prononcent des paroles en l'honneur du grand philosophe; nous serons heureux de les rencontrer au rendez-vous donné par l'honorable veuve du Maître, car la poignée de main fraternelle entre amis est un encouragement et une satisfaction pour mieux continuer l'œuvre de diffusion de notre croyance.

Réponse au mandement de M^{sr} l'archevêque de Toulouse.

Nous lisons ce qui suit dans le *Bon Sens*, journal qui paraît à Carcassonne.

« Nous sommes heureux d'ouvrir nos colonnes à la communication suivante de notre ami M. V. Tournier. Il est bon qu'une doctrine attaquée puisse se défendre. »

A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE.

MONSIEUR,

Je suis spirite, et je viens de lire, dans le numéro du 9 février d'un journal de votre ville, l'*Echo de la Province*, l'instruction pastorale contre le Spiritisme, que vous avez adressée au clergé et aux fidèles de votre diocèse, à l'occasion du carême de l'an de grâce 1875.

Cette lecture, permettez que je vous le dise avec une respectueuse franchise, m'a plongé dans un douloureux étonnement. Je n'avais jamais vu le Spiritisme attaqué avec tant de violence et d'injustice. Aussi le soupçon

est-il né aussitôt dans mon esprit que cette œuvre n'était pas de vous. J'ai pensé qu'un audacieux faussaire avait réédité contre les spirites quelque réquisitoire menaçant, lancé par un des princes des prêtres de Jérusalem ou par un grand pontife de Jupiter Olympien contre les premiers chrétiens, et que, pour lui donner plus d'autorité auprès des masses, il l'avait signé de votre nom imposant. Ce soupçon a surgi d'autant plus naturellement en moi que j'étais encore sous l'impression profonde que m'avait fait éprouver la représentation de *Polyeucte*, cette émouvante tragédie de notre immortel Corneille.

Cependant, en réfléchissant à l'opinion du journal dans les colonnes duquel votre instruction était reproduite, j'ai dû reconnaître que mon soupçon était mal fondé. J'ai pensé alors que, vos nombreuses occupations ne vous permettant pas de vous livrer vous-même aux recherches nécessaires pour traiter le sujet dont vous étiez préoccupé, vous aviez chargé quelqu'un de votre entourage de les faire pour vous, et que c'était d'après les notes fournies par ce quelqu'un que votre écrit avait été rédigé. Cette interprétation, j'en suis sûr, est la vraie, et je m'y attache : rien au monde ne pourrait me faire admettre qu'un homme de votre caractère eût fulminé contre des gens paisibles, chercheurs de bonne foi de la vérité religieuse, un aussi terrible anathème, s'il n'avait été induit en erreur sur leur compte.

Vous êtes un prince de l'Eglise, Monseigneur, archevêque de Toulouse et de Narbonne, primat de la Gaule narbonnaise, prélat assistant au trône pontifical, etc., etc. ; vous êtes assis sur les gradins les plus élevés de notre édifice social ; vous avez la science et l'autorité. Moi, au contraire, je ne suis rien : je ne compte guère plus dans notre société que ne comptaient dans la leur le Christ et ses apôtres ; je suis presque aussi ignorant qu'eux, et j'ai de moins qu'eux cette grandeur morale et cette puissance d'intuition qui, dans les questions philosophiques et religieuses, remplace si avantageusement la science.

Pourquoi donc suis-je assez audacieux pour oser m'adresser à vous et vous dire : Prenez garde, Monseigneur, on vous a trompé et vous avez involontairement, à votre tour, induit votre troupeau en erreur ? D'où me vient une telle assurance ? De la conviction où je suis qu'un homme, quelque petit qu'il soit, a pour devoir d'avertir son prochain, quand il s'égare, à quelque condition que son prochain appartienne, haute ou basse, qu'il soit archevêque ou charbonnier, roi ou mendiant. Les saintes Ecritures ne disent-elles pas quelque part : *Unicuique mandavit Dominus de proximo suo*. — Le Seigneur a donné à chacun le mandat de s'occuper de son semblable.

Vous excuserez donc ma hardiesse, Monseigneur, et vous consentirez à ce que nous examinions ensemble votre instruction quadragésimale.

Elle se divise en deux parties principales. Dans la première, qui en est comme l'introduction, vous proclamez les progrès alarmants faits par le Spiritisme dans votre diocèse ; vous dites à quelle cause il a dû sa naissance, et vous en constatez le caractère satanique ou charlatanesque. Dans la seconde, vous l'envisagez comme doctrine, comme procédé pratique, comme société religieuse, et vous finissez par demander que, comme toutes les institutions malfaisantes, il soit l'objet d'une surveillance active et d'une énergique répression.

D'après vous, c'est aux époques où l'homme s'émancipe de la vraie foi et cesse de croire en Dieu qu'il comble le vide qui se fait dans les profondeurs de sa nature, avec des superstitions. Et ces superstitions, ce sont les pra-

tiques spirites, de quelque nom qu'on les ait appelées : magie, sorcellerie, gnose, théurgie. Et vous appuyez votre opinion, Monseigneur, par la citation suivante d'un penseur, Charles Bonnet, dont très-certainement vous n'adoptez pas toutes les croyances et qui était loin de partager votre horreur pour les doctrines des vies antérieures : « Les peuples ont besoin d'être croyants pour n'être pas crédules ; il faut laisser des aliments sains à la foi des masses, si on ne veut pas qu'elles se nourrissent de poison. »

Je suis de votre opinion, Monseigneur, et de celle de Charles Bonnet. Comme vous, je crois que quand l'homme abandonne la religion et cesse de croire en Dieu, les pratiques spirites, de quelque nom qu'on les appelle, se multiplient. Seulement, je n'assigne pas à ce fait la même cause. J'y vois un acte de la Providence qui pousse le monde invisible à faire invasión dans le nôtre, afin qu'en se révélant à nous, il nous préserve des maux que les croyances matérialistes ne manqueraient pas de produire, en se généralisant et en s'affermissant. Telle était aussi la manière de voir sur cette intervention d'un homme qui doit avoir quelque autorité à vos yeux, le père Lacordaire. Il écrivait, le 20 juin 1853, à madame Swetchine, à propos des tables parlantes : « Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : le monde des corps et le monde des Esprits. » Telle semble aussi avoir été un moment la vôtre, Monseigneur, quand vous avez dit : « Certes, si les évocations du Spiritisme ne sont pas des séances de prestidigitation, il faut avouer qu'elles constituent un victorieux démenti jeté par Satan lui-même à la face du matérialisme contemporain. » Quel intérêt, en effet, pourrait avoir Satan, le père de toute ruse, à combattre le matérialisme, en se manifestant, s'il n'y était contraint par Dieu même ? Comme Charles Bonnet, je crois qu'il faut laisser des aliments sains aux masses, si on ne veut pas qu'elles se nourrissent de poison. Et c'est pour quoi le Spiritisme prétend purifier la religion de vaines cérémonies et garder de tous les cultes ce qui fait l'essence même de l'hommage à la Divinité, comme vous le dites très-bien.

C'est le travail qu'entreprirent, il y a dix-huit siècles, le Christ et ses disciples, travail dans l'accomplissement duquel ils furent secondés par les manifestations incessantes des Esprits. Le Christ ne déclare-t-il pas à chaque instant, dans les Evangiles, que ce n'est pas lui qui parle, mais l'Esprit ? Saint Paul n'était-il pas toujours guidé par l'Esprit de Jésus ? Dans chaque groupe chrétien, comme aujourd'hui dans chaque groupe spirite, ne s'occupait-on pas d'évocations ? N'avait-on pas des médiums parlants, guérisseurs, à effets physiques, inspirés, polyglottes, comme il est dit au chap. XII de la 1^{re} Epître aux Corinthiens ?

Et ce travail est nécessaire aujourd'hui comme alors, Monseigneur, parce qu'aujourd'hui comme alors on n'offre plus des aliments sains à la foi des masses. On a tellement surchargé la religion de cérémonies vaines, de pratiques puérides, de dogmes inutiles, absurdes et dangereux, que la raison ne peut plus la reconnaître sous ce travestissement et se jette dans les bras du nihilisme. C'est le prêtre qui a tellement grandi qu'il a fini par cacher celui que sa mission est de montrer aux hommes ; c'est le commandement de l'Eglise qui, selon l'expression du Christ, a détruit le commandement de Dieu. Et l'on s'étonne, après cela, que Dieu pousse les habitants du monde invisible à se manifester, afin que nous puissions savoir qu'il

existe encore ! Non, Monseigneur, daignez y réfléchir, en oubliant un instant que vous êtes archevêque, et vous reconnaîtrez avec moi que le contraire seul aurait droit de nous surprendre.

Voilà pour la première partie. Occupons-nous de la seconde.

Au début je lis : « Comme doctrine, il enseigne qu'il existe naturellement un commerce avec les morts; qu'en vertu de certaines formules et de certains actes, nous forçons les âmes de l'autre monde à revenir sur cette terre et à entrer en communication avec nous; enfin, qu'interrogées par nous, elles rendent des réponses qui sont l'expression infailible de la vérité. Tel est le dogme fondamental du Spiritisme, sans compter d'autres erreurs que nous aurons à vous exposer. »

Eh bien, Monseigneur, à part l'assertion du début sur le commerce avec les morts, tout le reste est précisément le contraire de la vérité, et vous n'exposez d'autres erreurs, dans cet écrit, que celles que l'on vous fait commettre. Les spirites croient que les âmes de l'autre monde jouissent de leur libre arbitre, absolument comme celles de celui-ci, et qu'il n'est ni formules ni actes capables de les contraindre à se communiquer, si elles ne veulent pas. Ils croient de plus qu'elles sont généralement sur cette terre et le plus souvent auprès des personnes aimées, — qui ne les troublent point en les appelant, mais au contraire les comblent de joie, — la mère, par exemple, auprès de l'enfant qui la pleure, et réciproquement. Quant à leurs réponses, ils se font une loi de ne les accepter comme vraies que tout autant qu'après les avoir soumises au contrôle rigoureux de la raison, elles leur ont paru telles. Les spirites n'accordent l'infailibilité qu'à Dieu : ils croiraient commettre une impiété en l'attribuant à une créature quelconque, homme ou Esprit. Ils savent qu'il en est des Esprits comme des hommes, qui se montrent d'autant plus disposés à se produire et à dogmatiser, qu'ils sont plus légers et plus ignorants.

Les spirites, Monseigneur, sont avant tout des libres penseurs, des rationalistes, c'est-à-dire des chrétiens : « Les hommes qui font usage de la raison (*logos*) pour la conduite « de leur vie sont chrétiens, êtres forts et « courageux, » disait saint Justin, martyr. Ils ne reconnaissent à personne le droit de leur imposer une doctrine qui ne leur paraîtrait pas raisonnable. C'est vous dire qu'il n'y a pas une orthodoxie spirite. Cependant j'appuierai surtout mes affirmations sur des citations empruntées aux œuvres d'Allan Kardec, parce qu'il est le vrai fondateur de ce que vous appelez notre secte; que ses idées sont généralement adoptées par nous, et que c'est du *Livre des Esprits* et du *Livre des Médiûms* que votre secrétaire prétend audacieusement avoir tiré l'exposé qu'il vous a fait des doctrines spirites.

Or, si vous consentez à ouvrir le *Livre des Médiûms*, vous y trouverez, ch. x, n° 133, deuxième alinéa, les lignes suivantes : « Si l'on s'est bien « pénétré, d'après l'échelle spirite (*Livre des Esprits*, n° 100), de la variété « infinie qui existe entre les esprits sous le double rapport de l'intelligence « et de la moralité, on concevra facilement la différence qui doit exister « dans leurs communications; elle doivent refléter l'élévation ou la bassesse « de leurs idées, leur savoir et leur ignorance, leurs vices et leurs vertus; « en un mot, elles ne doivent pas plus se ressembler que celles des hommes, « depuis le sauvage jusqu'à l'Européen le plus éclairé. Toutes les nuances « qu'elles présentent peuvent se grouper en quatre catégories principales; « selon leurs caractères les plus tranchés, elles sont : *grossières, frivoles,* « *sérieuses ou instructives.* »

Et plus loin, même chapitre, n° 136 : « Les Esprits sérieux ne sont pas

« tous également éclairés ; il est beaucoup de choses qu'ils ignorent et sur
« lesquelles ils peuvent se tromper de bonne foi ; c'est pourquoi les Esprits
« vraiment supérieurs nous recommandent sans cesse de soumettre toutes
« les communications au contrôle de la raison et de la logique la plus
« sévère. »

Voilà pour l'infailibilité des Esprits. Vous commencez, n'est-ce pas, Monseigneur, à pouvoir juger de la bonne foi de celui qui a eu l'honneur immérité d'être choisi pour votre collaborateur ?

A-t-il été plus véridique en parlant de la contrainte que les spirites prétendent exercer sur les Esprits au moyen de certaines formules sacramentelles et de certains actes ? Pour vous en assurer, il faut que vous condescendiez, Monseigneur, à passer avec moi au chapitre XVII, numéro 203. Il y est dit : « Il n'y a point ici de formule sacramentelle ; quiconque prétendrait en donner une peut hardiment être taxé de jonglerie, car pour les Esprits la forme n'est rien. Toutefois l'évocation doit toujours être faite au nom de Dieu. » Puis, passant à la manière de poser les questions aux Esprits, il indique la suivante : « Es-tu là ? — Veux-tu me répondre ? » Il ajouta : « L'essentiel est que la question ne soit pas futile, qu'elle n'ait point trait à des choses d'intérêt privé, et surtout qu'elle soit l'expression d'un sentiment bienveillant et sympathique pour l'Esprit auquel on s'adresse. »

C'est encore, vous le voyez, exactement le contraire de ce qu'on vous a dit et fait dire.

Non, Monseigneur, soyez-en bien convaincu, s'il est quelqu'un qui prétende, au moyen d'une formule sacramentelle, faire descendre du ciel sur la terre un Esprit ou Dieu même, ce quelqu'un-là n'est pas un spirite.

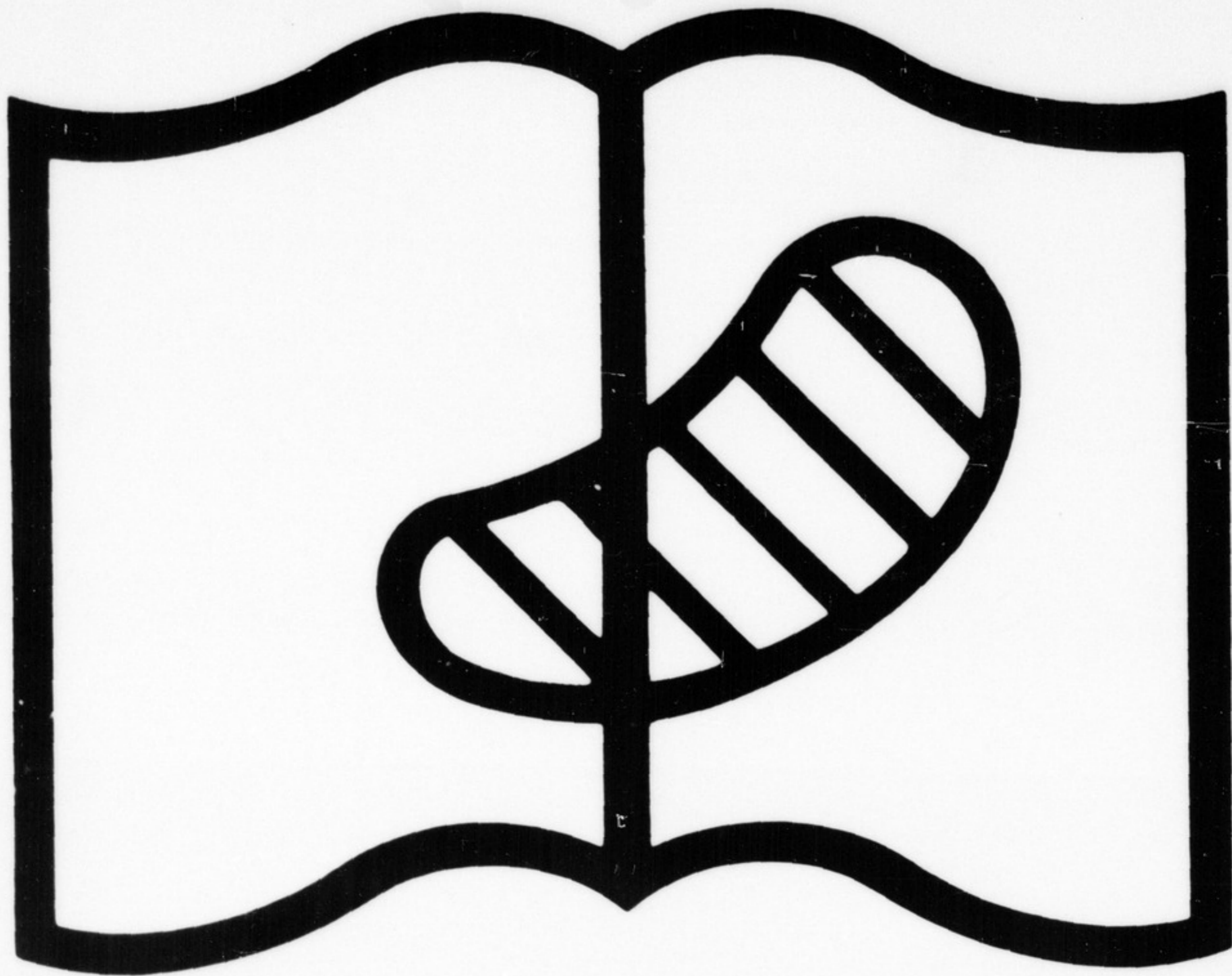
Vous croyez, Monseigneur, que le commerce avec les morts est ce qu'il y a de plus contraire à la loi de Dieu. « Oui, dites-vous, N. T. C. F., si ce n'est pas le charlatanisme, ce sont les démons ; car, puisqu'il n'est pas permis de consulter les morts, Dieu leur refuse la faculté de satisfaire à nos vaines curiosités. » Il ne refusa pourtant pas, pour ne citer qu'un exemple, à l'Esprit de Samuel la faculté de satisfaire à la curiosité de Saül, par l'entremise de la pythonisse d'Endor. A moins pourtant que le récit de la Bible ne soit faux !

Saint Augustin ne me paraît pas avoir été tout à fait de votre avis à ce sujet. « Pourquoi, dit-il dans son traité *De curâ pro mortuis*, ne pas attribuer ces opérations aux Esprits des défunts et ne pas croire que la divine providence fait un bon usage de tout pour instruire les hommes, les consoler, les épouvanter ? »

Il est vrai que saint Augustin vivait il y a longtemps et que l'Eglise de Rome a fait bien du chemin depuis lors. Mais le cardinal Bona est moins ancien et a, par conséquent, un peu plus de droit à notre confiance. Or voici ce que dit le Fénelon de l'Italie, dans son *Traité du discernement des Esprits* : « On a sujet de s'étonner qu'il se soit pu trouver des hommes de bon sens qui aient osé nier tout à fait les apparitions et les communications des âmes avec les vivants, ou les attribuer à une imagination trompée ou bien à l'art des démons. »

Son Eminence est dure, Monseigneur, pour ceux qui croient que Dieu ne permet pas aux âmes des morts de se communiquer à nous et qui pensent que les démons répondent à leur place, quand nous les interrogeons. Mais c'est un cardinal, et il lui est beaucoup permis. D'ailleurs il ne prévoyait pas votre instruction pastorale, quand il écrivait son traité.

Un autre ecclésiastique, moins élevé en dignité, mais enfin un membre



Original illisible

NF Z 43-120-10

de l'Eglise infailible, l'abbé Marouzeau, écrivait à Allan Kardec sur ce même sujet : « Montrez à l'homme qu'il est immortel. Rien ne peut mieux vous seconder dans cette noble tâche que la constatation des Esprits d'outre-tombe et leur manifestation... Par là seulement vous viendrez en aide à la religion, en combattant à ses côtés les combats de Dieu. »

Vous comprenez mes perplexités, Monseigneur, quand d'un côté vous me défendez comme abominable et contraire à la loi de Dieu et de l'Eglise l'évocation des morts, et que, d'un autre côté, l'abbé Marouzeau, qui n'est probablement pas encore archevêque, mais qui enfin pourra le devenir, m'y pousse, me montre cette opération comme très-utile à la religion et la qualifie de combat de Dieu !

Je continue mes citations, en ne m'attachant qu'aux points les plus importants, pour ne pas m'exposer à être trop long et à abuser de vos instants précieux : « Ecoutez les leçons de cette révélation de Satan ! « Quelle est son incarnation ? C'est l'homme passant par une série d'existences pour se purifier. » En un mot, Monseigneur, c'est la croyance aux vies antérieures, à la pluralité des existences de l'âme. Et sur ce point vous avez été bien renseigné. Cette révélation de Satan, nous l'adoptons, en effet, comme faisaient le Christ et ses disciples, selon ce qu'en témoignent les Evangiles. Ecoutez plutôt, c'est saint Jean qui parle, chapitre IX, versets 1, 2 et 3. « Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance; et ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? Jésus leur répondit : Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde; mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui. » Les disciples croyaient donc qu'on pouvait avoir péché avant de naître et que, par conséquent, on avait déjà vécu. Le Christ partageait leur croyance, puisque, venu pour apporter au monde la vérité, loin de repousser leur question comme contenant une erreur satanique, il y répond comme vous répondriez à celui dont l'interrogation impliquerait la croyance à l'infailibilité du pape.

Le savant bénédictin dom Calmet confirme ce que j'avance, dans ces quelques lignes que j'emprunte à son commentaire sur ce passage : « Plusieurs docteurs juifs croyent que les âmes d'Adam, d'Abraham, de Phinées, ont animé successivement plusieurs grands hommes de leur nation. Il n'est donc nullement étrange que les apôtres aient raisonné comme ils semblent raisonner ici, sur l'incommodité de cet aveugle, et qu'ils aient cru que c'était lui, qui par quelque péché secret commis avant sa naissance, s'était attiré cette disgrâce..... » Vous savez aussi mieux que moi, Monseigneur, que le Christ, interrogé par ses disciples sur ce qu'était Jean-Baptiste, répond que son précurseur était **Eli** lui-même.

Mais voici qui est plus fort, — car l'Evangile semble aujourd'hui avoir peu d'autorité aux yeux de l'Eglise de Rome, — la croyance à la révélation satanique de la pluralité des existences de l'âme a toujours existé au sein de cette Eglise, si j'en crois ce que dit A. Pezzani, dans son bel et savant ouvrage de *la Pluralité des existences de l'âme*. Après avoir cité l'opinion de saint Clément d'Alexandrie et de saint Grégoire de Nysse à ce sujet, il ajoute : « Voilà bien la pluralité des existences enseignée clairement et en termes formels. Nous retrouvons même de nos jours la préexistence et partant les réincarnations approuvées dans le mandement d'un évêque de France, M. de Montal, évêque de Chartres, au sujet des négateurs du péché originel, auxquels il oppose la croyance permise aux vies anté-

« rieures de l'âme. *Ce mandement est de l'année 1843.* » Voici, du reste les propres paroles de Mgr de Montal : « Puisque l'Eglise ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes, qui peut savoir ce qui a pu se passer dans le lointain des âges, entre des intelligences ? »

Ainsi donc, Monseigneur, tandis que vous voyez dans la pluralité des existences de l'âme la négation de la doctrine du péché originel, Monseigneur de Montal y trouve sa justification. En présence d'un tel conflit d'opinions entre deux princes de l'Eglise, que pouvons-nous faire, nous, gens du commun ? Nous en rapporter plus que jamais à notre raison.

Arrivons cependant à la morale du Spiritisme, qui, à votre avis, bien différent de celui de saint Justin, n'est pas plus chrétienne que ses dogmes, quoique la raison seule en ait établi les principes.

Ici encore je ne m'attacherai qu'aux choses les plus importantes, bien persuadé que quand je vous aurai démontré encore une fois la perfidie et la mauvaise foi de votre secrétaire, vous voudrez bien lire vous-même les ouvrages spirites et vous convaincre ainsi que cette perfidie et cette mauvaise foi sont les mêmes pour toutes les autres choses.

Poursuivant votre parallèle entre le Décalogue du Sinaï et celui de cette révélation infernale, vous dites : « Le premier prescrit aux serviteurs d'honorer les maîtres, le second déclare que l'inégalité des conditions sociales doit disparaître. Le premier ordonne de respecter la vie humaine, le second ne reconnaît à cette vie que la dix-millième partie de son importance, puisque nous sommes appelés à vivre dix mille fois ; aussi il traite le suicide comme une faute légère dont la conséquence la plus terrible sera un simple désappointement, et le crime de l'avortement comme peu grave, l'âme, suivant le Spiritisme, n'étant réunie au corps qu'au moment de la naissance. »

Vous n'êtes évidemment pas, Monseigneur, le rédacteur de ce paragraphe. Quelqu'un l'aura intercalé à votre insu dans votre œuvre, et vous aurez signé de confiance. Car enfin le Décalogue du Sinaï ne dit pas un mot des devoirs des serviteurs envers leurs maîtres, pas plus qu'il n'ordonne de garder le Dimanche, comme, par inadvertance sans doute, il est dit au paragraphe précédent, l'ancienne loi gardait le samedi : Le plus petit enfant qui va au catéchisme sait cela. Par contre, l'Evangile dit, à propos des rapports sociaux à établir entre les chrétiens : « Et Jésus, les ayant appelés à lui, leur dit : Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous : mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous, soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous, soit votre esclave. (S. Matt., chap. xx, v. 26, 26 et 27). » Ne trouvez-vous pas, Monseigneur, qu'il y a là une forte tendance à faire disparaître l'inégalité des conditions sociales ? Ah ! c'est que l'Evangile est quelquefois bien radical !

Maintenant, voici comment traite ce sujet le *Livre des Esprits*, d'où l'on prétend avoir tiré la citation. Il faut l'ouvrir au livre III, ch. ix, n° 806 : « L'inégalité des conditions sociales est-elle une loi de nature ? — Non, elle est l'œuvre de l'homme et non celle de Dieu. — Cette inégalité disparaît-elle un jour ? — Il n'y a d'éternel que les lois de Dieu. Ne la vois-tu pas s'effacer peu à peu chaque jour ? Cette inégalité disparaîtra avec la prédominance de l'orgueil et de l'égoïsme ; il ne restera que l'inégalité du mérite. Un jour viendra où les membres de la grande famille des enfants de Dieu ne se regarderont plus comme de sang plus ou moins pur ; il n'y

« a que l'esprit qui est plus ou moins pur, et cela ne dépend pas de la position sociale. »

Comme une citation perfidement tronquée change pourtant le sens des choses, Monseigneur !

Pour les spirites, ce qui fait la grandeur, vous le voyez, ce n'est pas le rang, mais la pureté de l'Esprit. Ils considèrent les diverses positions sociales comme indifférentes, étant toutes des épreuves nécessaires, et ne croient pas, comme vous semblez le croire vous-même, qu'un esprit déchoit quand il renaît esclave après avoir été roi. Ils pensent avec le philosophe Épictète que ce qui importe, c'est de bien jouer le rôle qu'il a plu au souverain Maître de nous donner, que ce rôle soit celui d'un prince ou d'un plébéien. Et l'on ne joue bien son rôle que quand on remplit bien les devoirs de son état, ceux de serviteur comme ceux de maître.

La question du suicide, Monseigneur, est longuement traitée dans le *Livre des Esprits*. Les causes qui peuvent y pousser y sont énumérées avec soin, et il y est dit que la punition est toujours en rapport avec la nature de la cause productrice, ainsi que le veut la justice. Or le désappointement est indiqué comme la conséquence la plus légère, juste le contraire de ce qu'on vous a fait dire. Jugez vous-même : « Quelles sont en général les conséquences du suicide sur l'état de l'Esprit ? — Les conséquences du suicide « sont très-diverses; il n'y a pas de peines fixées, et dans tous les cas elles « sont toujours relatives aux causes qui l'ont amené; mais une conséquence « à laquelle le suicidé ne peut échapper, c'est le désappointement. » Et un peu plus loin : « L'affinité qui existe entre l'Esprit et le corps produit « chez quelques suicidés une sorte de répercussion de l'état du corps sur « l'Esprit qui ressent ainsi malgré lui les effets de la décomposition, en « éprouve une sensation pleine d'angoisse et d'horreur, et cet état peut persis- « ter aussi longtemps qu'aurait dû durer la vie qu'ils ont interrompue. » (Liv. IV, ch. I, n° 957). Ceci me paraît un peu plus terrible que le simple désappointement. N'êtes-vous pas de mon avis, Monseigneur ?

Et les dix mille incarnations, pas une de plus, pas une de moins, où cela se trouve-t-il donc ? A coup sûr, ce n'est pas dans le *Livre des Esprits*, qui dit formellement que ce nombre est plus ou moins grand, selon que l'Esprit avance plus ou moins rapidement dans la voie du perfectionnement.

Mais arrivons à l'avortement. « A quel moment l'âme s'unit-elle au corps ? « — L'union commence à la conception, mais elle n'est complète qu'au « moment de la naissance. — L'avortement factice est-il un crime quelle « que soit l'époque de la conception ? Il y a toujours crime du moment que « vous transgressez la loi de Dieu. La mère, ou tout autre, commettra tou- « jours un crime en ôtant la vie à l'enfant avant sa naissance, car c'est « empêcher l'âme de supporter les épreuves dont le corps devrait être « l'instrument. » (Liv. II, ch. VII, nos 344 et 358.)

L'avortement est donc un crime, d'après le Spiritisme, un crime, dis-je, et non un crime *peu grave*; et il n'y a pas moyen d'insinuer que les spirites l'excusent ou y poussent. Les raisons que le *Livre des Esprits* en donne sont excellentes. D'abord, la loi de Dieu est violée; ensuite, un grave dommage est causé à un Esprit. Le Catholicisme, qui croit que l'âme est créée en même temps que le corps, et qu'une seule existence décide à jamais de notre sort, ne peut invoquer cette seconde considération. S'il le faisait, il soulèverait contre lui la conscience et jetterait à la face de Dieu la plus sanglante injure. Comment Dieu, en effet, punirait-il, pour le crime d'autrui, une âme qui n'a pu encore transgresser aucune de ses lois, et l'enverrait-il, pour ce crime, dans l'enfer ou les limbes, tandis que le vrai criminel,

confessé et absous, irait prendre place dans le séjour des bienheureux, et selon saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, y verrait son bonheur augmenté par le spectacle des douleurs de sa victime ?

Donc, si l'une des deux doctrines pouvait favoriser l'avortement, ce serait certainement la catholique, — telle du moins qu'elle apparaît dans votre mandement, Monseigneur.

Vous continuez : « Quel est le sixième précepte du Spiritisme ? Le voici écrit de sa main : *L'indissolubilité du lien conjugal est une loi contraire à la nature. Les jouissances n'ont d'autres bornes que celles qui sont tracées par cette même nature.* » Conséquence, Monseigneur, promiscuité bestiale des sexes. C'est bien ce qu'on a voulu vous faire dire. Eh bien, je vous laisse juge du procédé jésuitique auquel on a recours pour amener un tel résultat. On a cité, en la dénaturant par le retranchement du qualificatif très-important *absolue*, une phrase qui se trouve au ch. IV, liv. III, du *Livre des Esprits*, où l'on traite de la *Loi de reproduction*, et on la fait suivre d'une autre phrase exprimant, de façon à la dénaturer encore, l'opinion émise au ch. V du même livre, qui traite de la *Loi de conservation*, sur les jouissances des biens matériels. Voici le texte : « Le mariage, c'est-à-dire l'union permanente de deux êtres, est-il contraire à la loi de nature ? — C'est un progrès dans la marche de l'humanité. — Quel serait l'effet de l'abolition du mariage sur la société humaine ? — Le retour à la vie des bêtes. — L'indissolubilité *absolue* du mariage est-elle dans la loi de nature ou seulement dans la loi humaine ? — C'est une loi très-contraire à la loi de nature. » Il n'y a rien là, Monseigneur, que puisse réprover l'Eglise catholique, puisque c'est sa propre doctrine. N'a-t-elle pas autorisé très-souvent le divorce ? Le divorce n'était-il pas la loi de la France catholique sous le premier empire ? Mais citons l'autre passage, qui a sans doute servi à former la seconde phrase : « Jouissance des biens terrestres. — Les jouissances ont-elles des bornes tracées par la nature ? — Oui, pour vous indiquer la limite du nécessaire. »

Après cela, Monseigneur, et quand on a, pour combattre ses adversaires, employé de semblables armes, est-on bien venu à dire que ces mêmes adversaires n'ont pas le *droit d'être sévères, ni sur le mensonge, ni sur le faux témoignage*, lorsqu'ils maintiennent au bas des communications les signatures que les Esprits y ont apposées ? Est-on bien venu à parler ainsi, quand on sait que dans les ouvrages spirites on a soin d'avertir que la signature n'est rien et ne peut acquérir de valeur que tout autant qu'en étudiant avec soin la communication, on arrive à se convaincre qu'elle peut bien être, en effet, l'œuvre de celui dont elle porte le nom ? Répondez, Monseigneur, vous dont la religion a été si criminellement surprise.

Continuons. Le Spiritisme, par la doctrine de la réincarnation, menace toute *intimité de famille*. Il ruine dans les cœurs l'amour de la patrie. Il engendre une folie qui souvent devient *furieuse*, et alors les *inixés, surexcités par leurs rapports avec les puissances infernales, tournent contre leurs semblables l'ardeur qui les dévore, et vont se réveiller bientôt de leur homicide monomanie sur les échafauds*. Est-ce bien vous, Monseigneur, qui avez écrit cela ? Et faut-il que je défende contre de si horribles accusations une doctrine dont je vous ai déjà fait connaître les principes élevés et que l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan*, apprécie en ces termes : « En suivant les maximes du *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, il y a de quoi devenir un saint sur la terre » ? Pour un spirite, Monseigneur, l'enfant qui naît est un devoir qui naît. Qu'importe ce qu'a pu être dans une autre existence

l'Esprit qui l'anime? Plus cet Esprit a été pervers, plus le devoir est grand pour les parents chargés de le diriger dans sa nouvelle incarnation. Pourquoi repousserions-nous l'esprit de *Cain*, d'*Absalon* ou d'*Hérodiade*, si Dieu nous jugeait dignes de travailler à le rendre meilleur? Un enfant est-il moins tenu envers ceux qui lui ont prodigué leurs soins, parce qu'il a autrefois vécu? Et est-ce bien à l'Eglise catholique qui, dans la personne de ses prêtres, nous offre pour modèle le célibat; qui a canonisé Elisabeth de Hongrie et Alexis; qui défend comme d'une honte la mère du Christ d'avoir eu plusieurs enfants, malgré le texte formel des Evangiles; est-ce bien à l'Eglise catholique, qui exalte la virginité aux dépens de la maternité, d'accuser le Spiritisme de menacer le lien de la famille?

Est-ce bien encore à cette Eglise de Rome, dont les évêques tendirent la main aux barbares envahisseurs de la Gaule, et qui plus tard brûlait dans Jeanne Darc l'incarnation même de l'âme de la France, de reprocher à notre doctrine d'être contraire à l'amour de la patrie? Si Dieu en nous faisant naître dans un pays nous indique que c'est celui-là surtout auquel nous devons nous attacher, puisque c'est dans celui-là qu'il veut que nous accomplissions *présentement* notre devoir, en nous faisant connaître que nous avons pu ou que nous pourrions être incarnés dans d'autres pays, il veut empêcher seulement que l'amour de notre patrie ne s'égaré jusqu'au point de nous faire haïr la patrie des autres, parce que la terre entière est à lui et que tous les hommes sont ses enfants. Faut-il apprendre ces choses à des chrétiens?

Pour ce qui est de la folie furieuse provoquée par les pratiques spirites et conduisant à la monomanie homicide, je n'en connais pas d'exemple, Monseigneur, et vous auriez bien fait d'en citer au moins un. Mais je sais que dans ces États-Unis où le Spiritisme fait tant de mal, d'après vous, la doctrine des peines éternelles, unie à celle du petit nombre des élus, produisit, il y a quelques années, un tel dérangement dans les facultés mentales d'un malheureux père de famille, qu'il égorga ses enfants en bas âge, pour leur procurer les joies du paradis, vu leur état d'innocence. Après cette horrible immolation, le pauvre fou alla se remettre entre les mains du magistrat, heureux d'avoir ainsi, par sa propre damnation, assuré le salut de sa progéniture. Tous les journaux mentionnèrent avec horreur ce lamentable événement, et vous devez en avoir lu le récit, Monseigneur.

Non content de ces accusations contre le Spiritisme, vous lui reprochez, Monseigneur, sa *stérilité* dans toutes les branches du savoir humain. Vous lui imputez à grief de n'avoir apporté au monde aucune vérité, de n'avoir aidé à la découverte d'aucune mine d'or, d'être incapable de donner un plan de bataille à un général placé à la tête de notre armée, etc., etc., etc.

Il y a longtemps, Monseigneur, qu'on a dit : rien de nouveau sous le soleil. Oui, le Spiritisme n'a apporté au monde aucune vérité nouvelle; mais en étudiant les manifestations des Esprits comme on étudie tous les autres phénomènes de la nature, physiques, chimiques, astronomiques, les spirites ont trouvé le moyen de fonder la religion sur les assises inébranlables de la raison, en la débarrassant des superstitions qui jusqu'ici l'ont souillée et rendue inacceptable à tous les esprits sérieux. Est-ce peu de chose? et cela ne vaut-il pas mieux que d'indiquer des mines d'or aux pionniers de la Californie, ou de fournir un plan de campagne à un général, comme fit, hélas! la Sainte Vierge, pendant le siège de Paris, si nous devons nous en rapporter à ce que dirent alors les feuilles catholiques? Vous savez, Monseigneur, qu'elle envoya une servante, de Lyon, je crois,

au général Trochu, avec des instructions pour la conduite de la guerre. Et cette servante ne partit pas, sans doute, sans l'approbation des prêtres, seuls capables de distinguer les bons des mauvais Esprits!

Voici qui est plus grave : « S'il (le Spiritisme) était, dites-vous, ce que prétendent ses propagateurs, quel précieux instrument de découvertes pour les sciences; quel puissant auxiliaire pour les arts, l'industrie et les mille détails de la vie pratique? » Eh bien, Monseigneur, les spirites prétendent que l'homme doit progresser en tout par l'effort du travail. Si on lui donnait les choses toutes faites, à quoi lui servirait son intelligence? Il serait comme l'écolier dont un autre ferait le devoir. (*Livre des Médioms*, n° 294). Vous voyez qu'encore une fois on vous a fait calomnier les spirites, en leur attribuant des doctrines absolument contraires à celles qu'ils professent. Celui qui, dans le phénomène spirite, cherche autre chose que la preuve de l'existence d'un monde invisible et de l'immortalité de l'âme, est dans une voie bien périlleuse, Monseigneur, et ne mérite pas le nom de spirite.

Une autre citation, qui sera la dernière : « N'écoutez jamais, sur les questions de foi, la voix d'aucune autre société que l'Eglise, vivant toujours en conformité avec cette parole de l'Apôtre : *S'il arrivait qu'un ange descendît du Ciel pour vous enseigner quelques dogmes en dehors de ceux que nous avons prêchés, vous devriez lui dire anathème.* »

Eh bien, Monseigneur, j'en suis désolé, cette citation n'est pas exacte, et de plus elle est incomplète. La voici telle que je la prends dans le ch. I, v. 8, de l'*Epître aux Galates*, traduction de Le Maistre de Sacy : « Mais quand nous vous annoncerions nous-mêmes, ou quand un ange du ciel vous annoncerait un *Evangile* différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème. » Il s'agit ici de l'*Evangile*, et non de dogmes, et l'on doit dire anathème, non-seulement à l'ange du ciel, mais à l'homme. Vous comprenez la différence, Monseigneur!

Pourquoi l'Apôtre parlait-il ainsi, Monseigneur? Parce que l'*Evangile* que les apôtres avaient annoncé n'était autre que l'*Evangile* de la raison, et que chacun peut le trouver en la consultant. Il l'avait résumé lui-même, au chapitre XIII, versets 8 et 9 de son *Epître aux Romains*, où il dit : « Car celui qui aime le prochain accomplit la loi;.... tous ces commandements, dis-je, sont compris en abrégé dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. »

Et vous, Monseigneur, vous diriez anathème à un ange envoyé de Dieu, s'il vous annonçait une doctrine contraire, non à l'*Evangile* prêché par saint Paul, que la raison de tous approuve, mais aux dogmes de l'Eglise de Rome, à l'infailibilité papale, par exemple, que cette raison repoussait, même chez les prélats les plus illustres de la catholicité, Mgr Dupanloup entre autres, qui faisaient partie du concile du Vatican. C'est ainsi qu'ont agi tous les sacerdoces, Monseigneur; c'est ainsi que les prêtres de Jérusalem en arrivaient à tuer les prophètes, et que le grand prêtre, infailible aussi, puisque Dieu parlait par sa bouche, prit le Christ pour un envoyé de l'enfer et le fit mettre en croix. Empêcher Dieu de se manifester, telle semble avoir été de tout temps la grande préoccupation des prêtres, aveuglés, permettez-moi de le dire, Monseigneur, par l'orgueil qui, à son insu, s'empare de l'homme quand il se persuade que lui seul est capable de découvrir la vérité et que lui seul a pour mission de la dispenser aux autres. « Comment pouvez-vous croire, disait le Christ à ceux de son temps, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns les autres, et qui

« ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul. » (S. Jean, ch. v, v. 44.)

J'ai fini. Si dans la défense de la doctrine spirite, qui est ma religion, — et ce que l'homme a de plus cher au monde est sa religion, — j'ai mis un peu de vivacité, vous voudrez bien m'en excuser, Monseigneur, en considération de la nature de l'attaque. Bien plus, aujourd'hui que vous êtes mieux éclairé à notre endroit, j'espère que, loin d'appeler contre nous une énergique répression, — que vous n'obtiendriez pas, le temps des persécutions religieuses est passé, — vous vous ferez un devoir d'adresser aux prêtres et aux fidèles de votre diocèse une nouvelle instruction, pour leur dire qu'indignement trompé vous-même sur notre compte, c'est bien involontairement qu'à votre tour, vous les avez trompés. Et au lieu de leur ordonner, comme un autre Omar, de brûler nos livres, vous les engagerez à les lire, afin qu'ils puissent nous juger. Tout honnête homme, dans votre cas, agirait ainsi ; et vous êtes un honnête homme.

Dans cette attente, daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

V. TOURNIER.

Correspondance brésilienne.

Création d'une REVUE.

M. A. da Silva Netto, président de la Société des études spirites, groupe Confucius à Rio-de-Janeiro, Brésil, nous envoie le premier cahier de la *Revista espirita*. Ce journal mensuel insérera les discussions philosophiques et relatera les phénomènes de l'ordre spirite qui offriront une étude intéressante. Nous saluons fraternellement ce nouveau-né dans le domaine de la publicité, lui désirant longue vie et surtout cette vigueur, cette persistance, cette sagesse qui n'appartiennent qu'aux directions sérieuses, celles qui font passer les questions de principe avant les intérêts personnels. A nos amis et frères du Brésil, le salut cordial de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.

M. Lientaud, directeur du collège français de Rio-de-Janeiro, l'un des propagateurs les plus zélés, les plus instruits, nous envoie deux articles de la presse brésilienne ; celui du journal *le Commercio* ne répudie pas le Spiritisme ; l'enfant-prodige, *Eugène Den-gremont* lui suggère des pensées judicieuses, dictées par l'esprit de libre examen. Le journal *la Semana*, quelque chose comme l'*Univers* de Rio, dénonce le Spiritisme au bras séculier. Dans tous les pays, la presse catholique emploie le même langage, elle obéit à un mot d'ordre ; nous constatons simplement la touchante unanimité de ses attaques.

Rio-de-Janeiro, 3 février 1875.

Monsieur Leymarie,

Je viens vous prier d'offrir, de ma part, à nos frères en doctrine de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, le

premier numéro de la revue que nous publions dans cette capitale du Brésil. Je connais le peu de valeur de cette offrande, mais elle n'en servira pas moins à prouver matériellement que la doctrine spirite est en bonne voie.

Votre dévoué frère en doctrine,

A. DA SILVA NETTO.

(Extrait du *Jornal do Commercio* de Rio-de-Janeiro du 15 novembre 1874.)

Théâtre-Lyrique.

Une fois de plus, avant-hier, le public a eu l'occasion d'admirer le précoce ou plutôt le merveilleux talent musical de l'enfant Eugène Dengremont. Nous le disons sans exagération, ainsi que c'est notre habitude : nous n'aurions jamais cru que dans un âge aussi tendre une créature humaine pût faire du violon ce qu'en fait cet enfant.

Il y a là quelque secret de la nature qui se rattache à l'ordre des Esprits ; ce que sait cet enfant, personne n'a pu le lui enseigner, et tout habile professeur qu'est son père, il lui revient la gloire de lui avoir donné l'être, mais non celle d'avoir formé un pareil élève ; en effet, on n'apprend point cela à l'âge de sept ans. On peut apprendre à exécuter d'une manière plus ou moins correcte, mais le goût, le sentiment, la compréhension de choses inconnues à l'enfance, la formation de sons que l'instrument ne donne pas tout faits, et qu'il faut lui arracher ; cette ampleur et cette vigueur dans les coups d'archet, sans la force musculaire pour les produire, tout cela ne peut s'expliquer que par une intuition en elle-même inexplicable, par une révélation d'un génie puissant qui, avant le temps et comme impatient, s'agite dans le prodigieux enfant.

C'était vraiment curieux de voir, dans la vaste enceinte du Grand-Théâtre, la microscopique figure du blond et charmant enfant, monté sur une estrade, tenant l'archet et le violon avec ses petites mains presque imperceptibles, maîtrisant le nombreux auditoire, le conservant dans un religieux silence, le transportant par la magie de sons tantôt forts et vibrants, tantôt suaves et plaintifs, et ensuite répondant aux bruyantes démonstrations d'enthousiasme par des gestes pleins de grâce et de gentillesse. En vérité, nous voudrions qu'en présence de cette révélation presque palpable de la flamme divine, quelqu'un osât encore soutenir la théorie d'après laquelle l'homme ne serait qu'un singe perfectionné.

Les morceaux exécutés ont été au nombre de trois : une fantaisie sur *Marthe*, un duo avec piano sur des motifs de *Lucie* et le fameux carnaval de *Venise*, genres différents qui peuvent donner la mesure d'une aptitude variée. Nous ne chercherons point à analyser le

mérite absolu de l'exécution; ce serait même absurde à l'égard d'un tel artiste. Ce que tout le monde a pu remarquer, c'est un talent merveilleux relativement à l'âge, et des étincelles de génie jaillissant spontanément soit de ce petit cerveau d'enfant, soit de quelque Esprit puissant qui semble ne point tenir dans cette frêle enveloppe.

On ne saurait prévoir jusqu'à quel point arrivera, dans sa marche progressive, celui qui naquit avec un pareil don. Si l'inspiration et l'art ont des bornes, il y atteindra, pourvu que Dieu le conserve et que le génie ne l'abandonne pas; s'ils n'en ont point, toute prévision serait inutile.

Laissons donc l'avenir à lui-même, et contentons-nous pour le moment de la gloire d'avoir vu une si belle fleur du génie s'épanouir au splendide soleil du Brésil.

Parmi les témoignages d'admiration de la soirée d'avant-hier, nous ne pouvons passer sous silence celui des musiciens de l'orchestre, qui ont offert au jeune et étonnant violoniste une médaille d'or délicatement gravée par l'éminent artiste Valentin.

Extrait du feuilleton A. SEMANA, du *Jornal do Comercio*
du 13 décembre 1874.

• • • • •
Après cette réclamation en faveur de la morale, il convient de passer à un sujet grave et triste à la fois : celui de l'influence du Spiritisme, qui va se propageant d'une manière effrayante. Le Spiritisme conduit à la folie. C'est une épidémie plus dangereuse que la fièvre jaune. De temps en temps, nous apprenons qu'une nouvelle victime est tombée dans l'abîme. Certains fétiches de l'Asie et de l'Afrique exigeaient du sang, Allan Kardec exige la raison. Quelques libraires et quelques désœuvrés ont commencé à répandre le poison, et cette nature brésilienne exubérante de séve et de curiosité se précipite dans le gouffre, avec un courage qui fait frémir. Nous avons vu plus d'un malheureux perdre la raison, ainsi qu'un météore qui s'éteint en plongeant dans l'espace. On a fait un dieu d'Allan Kardec, et c'est un dieu qui enveloppe de ténèbres et de doute tous les principes de la morale et de la religion. — Je dénonce le mal à la police. La nouvelle secte a ses temples, et ce sont des antres; elle a ses prêtres, qui sont tout simplement des spéculateurs, et ses livres, qui sont le plus souvent le moyen d'attraper, d'escamoter l'argent d'autrui. Il y a des *Juca Rosa* (prétendu sorcier, exploiteur de la crédulité publique) de toute espèce et de toutes les couleurs, et autant vaut l'ancre de la

place de Saint-Domingue, très-connu de la police, que le salon mystérieux des propagandistes spirites.

Remarque. — Telles sont les aménités que les intolérants adressent aux hommes les plus instruits du Brésil. Plaignons ces écrivains, prions pour ceux qui se livrent à de telles intempérances de langage, la réincarnation nivellera sous son rouleau tout-puissant ces inanités malveillantes. Le temps est un grand guérisseur.

Histoire du Polonais Razivil.

LE MOUVEMENT UNIVERSEL, L'ÉETHER ET L'ÂME

Châteauneuf-les-Martigues, le 31 décembre 1874.

Messieurs et très-chers frères spirites,

Avec mes souhaits de bonne et heureuse année pour tous les membres des Sociétés spirites de Paris, je vous adresse la communication suivante, trouvée à la page 44 de la deuxième édition de *l'Histoire des embaumements*, par M. J.-N. Gannal, ouvrage publié à Paris en 1841; elle prouvera, une fois de plus, qu'en tous temps et en tous lieux les Esprits se sont communiqués, que le Spiritisme d'aujourd'hui est aussi ancien que le monde.

A toutes les personnes qui nient les diverses manifestations spirites et nous traitent de fous, parce que nous les croyons véritables, nous pouvons répéter les paroles de Victor Hugo sur les tables tournantes : « Le phénomène, toujours rejeté et toujours reparais-
sant, n'est pas d'hier. »

CHAVAUX,

Médecin consultant, ex-président de la
Société marseillaise des études spirites.

« Les momies des Egyptiens, qui se distinguent de celles des autres peuples par l'état admirable de conservation dans lequel nous les voyons encore aujourd'hui, ont été pour les savants un sujet d'étude et de recherches intéressantes; pour les ignorants, une cause d'étonnement et de crainte superstitieuse; pour les médecins, un remède, une panacée longtemps en vogue. L'histoire du Polonais *Razivil* prouve tout ce qu'on leur attribuait d'influence *maléficiante*. Il avait acheté, à Alexandrie, deux *momies* d'Egypte, l'une d'homme, l'autre de femme, pour les emporter en Europe, et il les avait mises en six pièces qu'il avait enfermées séparément en autant de coffres faits d'écorces d'arbres séchées, et dans un septième coffre il avait mis les idoles qui s'étaient trouvées dans les corps de ces deux momies. Mais comme les Turcs défendent la vente et le transport

de ces cadavres, s'imaginant que les chrétiens en pourraient composer quelque sortilège qui causerait du malheur à la nation, ce seigneur polonais s'avisa de gagner, par le vin et par l'argent, un juif qui avait la commission de visiter les ballots et les marchandises ; ce qui réussit, puisque ce commissionnaire fit charger dans le vaisseau tous ces coffres, disant que c'était des coquillages que l'on portait en Europe. — Avant que de monter en mer, je trouvai, dit-il, un prêtre qui revenait de Jérusalem, et qui ne pouvait achever son voyage sans le secours que je lui donnai en cette occasion, en le faisant entrer dans notre navire. Un jour que ce bon homme disait son bréviaire, une furieuse tempête s'éleva, et il nous avertit qu'outre le danger il voyait de grands obstacles à notre voyage par deux spectres qui le fatiguaient continuellement. La tempête finie, je le traitai de visionnaire, parce que je ne me serais jamais imaginé que mes momies en pouvaient être la cause. Mais je fus obligé, dans la suite, de changer de sentiment, quand il s'excita une nouvelle bourrasque plus rude et plus dangereuse que la première, et quand les spectres apparurent derechef à notre prêtre, pendant qu'il faisait ses prières, sous la figure d'un homme et d'une femme vêtus comme étaient mes momies. Quand la tempête fut un peu apaisée, je fis jeter secrètement en mer les sept coffres ; ce qui ne put néanmoins s'exécuter assez adroitement pour que le maître n'en fût pas averti. Alors, tout joyeux, il nous promit que nous n'aurions plus de tempête : ce qui arriva effectivement, et le bon prêtre n'eut plus de visions. »

Je relis en ce moment une petite brochure de 109 pages d'impression, divisée en deux parties, et ayant pour titre : I. *Le mouvement universel*. — II. *L'éther et l'âme*, par P. Grandné, imprimée à Beaune, en 1866, librairie Cessot-Moreau, rue Monge. — Que l'auteur de cette brochure me permette d'en transcrire ici quelques lignes, pour prouver toute l'importance de cet ouvrage que tout spirite devrait avoir dans sa bibliothèque :

« *Le mouvement et le souvenir*. — Comment, en effet, se persuader que cette âme, cette intelligence si subtile, si invisible par son volume, qu'elle ne laisse jamais d'elle la plus légère trace, quoiqu'elle puisse, comme l'on dit, contenir l'image de l'univers, soit capable de conserver avec une telle persistance la plupart des faits de pensée, une fois qu'elle en a pris possession ? Il n'en est pas moins vrai que souvent une longue liste d'années s'écoule sans que les images de ces faits perdent rien de leur netteté, de leur fraîcheur. Les souvenirs de la première enfance semblent même, après plus d'un siècle, n'avoir fait que gagner en persistance et en énergie. Les centenaires l'affirment, et, le plus souvent, le prouvent.

« Oui, le vieillard à l'âge de cent ans, de cent dix ans même, si vous voulez, verra nettement dessinés et comme tout frais encore à sa pensée, comme ils l'étaient à son premier lustre, le foyer domestique, le grillon avec ses bonds accompagnés de chants joyeux, la chambre témoin de ses premiers rêves, la montagne, antique abri de son village; les pommiers tout blancs, les prés aux mille couleurs, la haie verte, l'oiseau qui y chante et qu'il est tenté de guetter encore. Il sentira les joies, les chagrins, les colères et les tendresses qui palpitaient en lui dans ces jours lointains. Rien ne manque dans ces tableaux aux mille et mille sujets, où le bonheur et la tristesse créent tour à tour des scènes variées à l'infini; tout se retrouve : les fronts sévères et les paroles irritées, comme les caresses et les sourires, les douleurs du châtiment, comme le gâteau de fête.

« Mais alors, que faisaient donc, pendant cent ans et plus, ces flots, ces trombes éthérées partant du soleil, de la terre, de la lune, de tous les corps, de tous les coins du monde, qui se croisent, se heurtent, poussent et ramènent dans tous les sens, avec la vivacité d'un galop infernal, les atomes, tous les atomes de la création? Comment, à chaque millionième de seconde, les rages de cette tempête n'ont-elles pas arraché de ce tableau, successivement, pièce à pièce, la chaumière, la montagne, le ruisseau, les prés et la haie? Supposons-nous donc que chaque atome emporté laisse à l'atome qui lui succède une consigne, un mot d'ordre que recevront ainsi tour à tour des millions d'autres par seconde, pour remplir, l'instant d'un éclair, la fonction de partie intégrante dans ce tableau magique et dans tant de scènes palpitantes?

« Mais le corps du vieillard est enfin devenu cadavre. Ses substances qui composent tous ces tableaux sont devenues sans doute fixes, stéréotypées par la mort. Cherchez, anatomistes. Vous allez retrouver toutes ces images. Non, rien, rien. L'âme est partie, emportant avec elle le musée complet de sa vie de vieillard, d'homme fait, de jeune homme et d'enfant. Anatomistes, laissez ce cadavre. Ce que vous cherchez déploie et raconte ailleurs les scènes de la vie parcourue et les choses de la terre. »

Pour copie conforme : CHAUAUX.

Phénomène de bi-corporéité.

Lettre extraite de la correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers 1778-1788, recueillie et publiée par E. de Magnien et Henri Prat.

Ce 30 avril 1787.

Je vais te conter une petite histoire, puisque je te l'ai promis,

*

et afin que tu ne sois pas trop surpris la première fois qu'il t'en arrivera autant.

Je ne sais si tu connais M. de Catuelan ; il y a environ six mois qu'au sujet de M. Cagliostro, on lui parla d'un homme qui avait le secret de faire revenir *non-seulement les morts*, mais les vivants, fussent-ils au bout du monde. Il était fort attaché à une dame anglaise, dont il supportait l'absence avec beaucoup de peine. Il va le trouver, lui demande instamment de la lui faire voir, et lui offre pour cela une partie de ce qu'il possède. Le sorcier se fait beaucoup prier : il allègue la police qui le poursuit, les risques qu'il court pour sa propre vie, car il n'y a rien de moins sûr qu'un commerce avec le diable, les serments qu'il a faits de ne plus faire ces tentatives, etc. Notre pauvre amoureux ne se paye pas de ses raisons ; il le prie de nouveau ; il fait tant et tant qu'à la fin il le détermine. « Monsieur, dit-il à M. de Catuelan, je ne peux pas vous dissimuler que si je me rends à vos instances, vous courrez les plus grands dangers ; mais si cela ne vous intimide pas, suivez-moi : vous allez voir la personne que vous désirez et lui parler, à condition cependant que vous ne resterez pas avec elle plus d'un quart d'heure ; car, passé ce temps, je ne répondrais plus de vous ni de moi. » Effectivement, il le suit dans différentes pièces fort peu éclairées, et ils arrivent à la porte d'un petit cabinet, où il lui dit d'entrer. « Si vous n'êtes pas sûr de votre courage, ajouta-t-il, et que la peur vous prenne, je vais rester ici ; vous n'aurez qu'à venir bien vite me trouver ; sinon, prenez un marteau que vous trouverez sur la cheminée, frappez-en trois coups, et, cinq minutes après, vous verrez paraître la personne que vous désirez. » Effectivement, il entre, il frappe, il attend, et la voit venir aussitôt à lui de l'air le plus aimable. « Ah ! chevalier, lui dit-elle, comment êtes-vous dans ce pays-ci ? Voilà une surprise bien agréable (elle le croyait en Angleterre). Vous m'avez écrit dernièrement, et vous ne m'en disiez pas un mot. Que cela me fait de plaisir ! etc. »

Lui n'en croit pas ses yeux ; il s'approche, il la regarde, lui prend la main et veut lui témoigner son étonnement et ses doutes. Elle le rassure ; il la croit et oublie si bien l'heure, que le quart d'heure était à peu près passé, qu'il ne comptait qu'une minute.

« Donnez-moi votre anneau, lui dit-il en la quittant, afin que je sois bien convaincu que tant de bonheur n'est point un songe. » Elle le lui donne ; et, comme il lui disait adieu, il entend des gémissements et des plaintes qui le font frissonner ; il se retire, la dame disparaît, et il voit le sorcier étendu par terre, pouvant à peine respirer. Sa présence le fit revenir ; mais il lui dit qu'un moment plus tard, il serait arrivé les plus grands malheurs ; qu'il lui était

impossible d'imaginer le danger qu'ils avaient couru. M. de Catuelan lui en fit des excuses et le pria de lui procurer quelquefois ces instants de bonheur. « Je le veux bien, répondit-il, mais à condition que vous ne direz à personne ce que vous avez vu. » Il lui promit et ne tint pas sa parole. Dès le lendemain il fut conter cette étrange aventure à M. de Malesherbes, qui le crut fou d'abord, mais qui ne sut que répondre quand il lui montra l'anneau qu'il tenait de la personne même qu'il disait avoir vue. On prit des informations; M. de Catuelan voulut retourner chez cet homme; il avait disparu; et telles perquisitions qu'il ait faites depuis, il n'en a point eu de nouvelles; il a payé la peine de son indiscretion. Il fut curieux ensuite de savoir de son amie ce qu'elle faisait en Angleterre au moment où il l'avait si bien vue en France; il lui écrivit pour le lui demander, sans lui rien laisser connaître du motif de sa question. Elle lui répondit que ce même jour et à la même heure, elle s'était senti une forte envie de dormir, qu'elle y avait succombé et qu'elle avait rêvé qu'elle le voyait et qu'elle lui parlait, et qu'en la quittant, il lui avait demandé son anneau, qu'elle le lui avait donné, et qu'à son réveil elle avait été saisie d'effroi, ne le retrouvant plus à son doigt; qu'elle allait lui écrire pour lui faire part de cet étrange rêve au moment où elle avait reçu sa lettre, etc., etc.

Cette histoire, tout invraisemblable qu'elle est, est d'une grande vérité. M. de Catuelan la raconte à tout le monde, et l'on dit qu'il n'a jamais menti. Si je pouvais trouver la demeure de cet habile sorcier, tu viendrais dans peu, je t'assure, me faire une petite visite; car il n'y a rien que je ne fisse pour cela, et le diable aurait bon marché de moi. Tiens-toi sur tes gardes toujours, et s'il t'arrive jamais de me voir en dormant, ne crois plus que ce soit un songe. Adieu, mon enfant; je te fais là des contes à dormir debout. Aussi fais-je, et je dors si bien que la plume me tombe des mains, Il faut cependant encore que je t'embrasse avant que de te quitter pour me faire rêver moins tristement.

Une étude intéressante pour les groupes spirites.

Abscon (Nord), 4 février 1875.

Frères et Amis,

J'expliquais à deux visiteurs les principes fondamentaux de notre chère doctrine. Je leur lus ensuite la biographie d'Allan Kardec dans le dictionnaire de Maurice Lachâtre. Je ne saurais vous décrire leur admiration et leur étonnement en apprenant des choses si neuves pour eux. — Sur leurs prières instantes, il a fallu leur prêter plusieurs ouvrages du Maître. — Ce que j'ai fait avec

plaisir, car c'est un trésor que nous voudrions partager avec tout le monde. — Ces messieurs sont aujourd'hui des croyants spirites. — L'un d'eux m'ayant prié d'aller le voir à Douai, — j'ai accepté d'autant plus volontiers que ce monsieur m'avait appris que je trouverais dans sa famille un sujet d'études pouvant m'intéresser. — On m'a présenté une petite fille âgée de onze ans, tout amaigrie et ne mangeant presque pas. — Le père m'apprit alors que cette enfant était sujette à de fréquents accès de somnambulisme naturel ; elle se lève la nuit, parcourt plusieurs fois sa chambre et finalement, tombe dans un état de prostration complète. — L'un des côtés du corps est alors entièrement agité par des tremblements convulsifs ; les yeux sont égarés. — Elle dit souvent : « Je voudrais bien mourir ». Cela ne m'a pas étonné, l'enfant est dans un état voisin de l'extase, et son âme dégagée voit dans l'espace un état plus heureux qu'ici-bas ; elle y voudrait rester. Ces accès durent parfois pendant plusieurs heures, quelquefois une demi-journée. Les parents sont très-inquiets ; plusieurs médecins ont été appelés et aucun n'a pu déterminer la cause du mal. — **Détail curieux.** — Cette enfant a très-souvent dans les bras un petit chat qui, lorsque sa maîtresse le serre contre sa poitrine, dans une crise, est subitement atteint du même mal qu'elle ; il tombe à chaque instant sur le côté ; dès qu'on le pose à terre, il tremble convulsivement.

Voilà une contagion bien étrange. Le chat recevrait-il le contre-coup, pour ainsi dire, des fluides malsains émanant de la partie malade de l'enfant ? ou bien serait-ce un effet sympathique des fluides animaux des deux êtres réagissant l'un sur l'autre ? En tout cas, voilà une question à élucider. Le père de la petite patiente m'a prié de la soumettre aux groupes et de vous demander des conseils pouvant soulager son enfant. — En attendant, j'ai conseillé des prières à Dieu et aux bons Esprits, nos guides protecteurs. — Je suis certain, amis, que nos frères s'intéresseront à la position de notre petite sœur de Douai et que vous voudrez bien interroger à ce sujet nos frères de l'espace. — A vous de cœur, **BONNEFONT.**

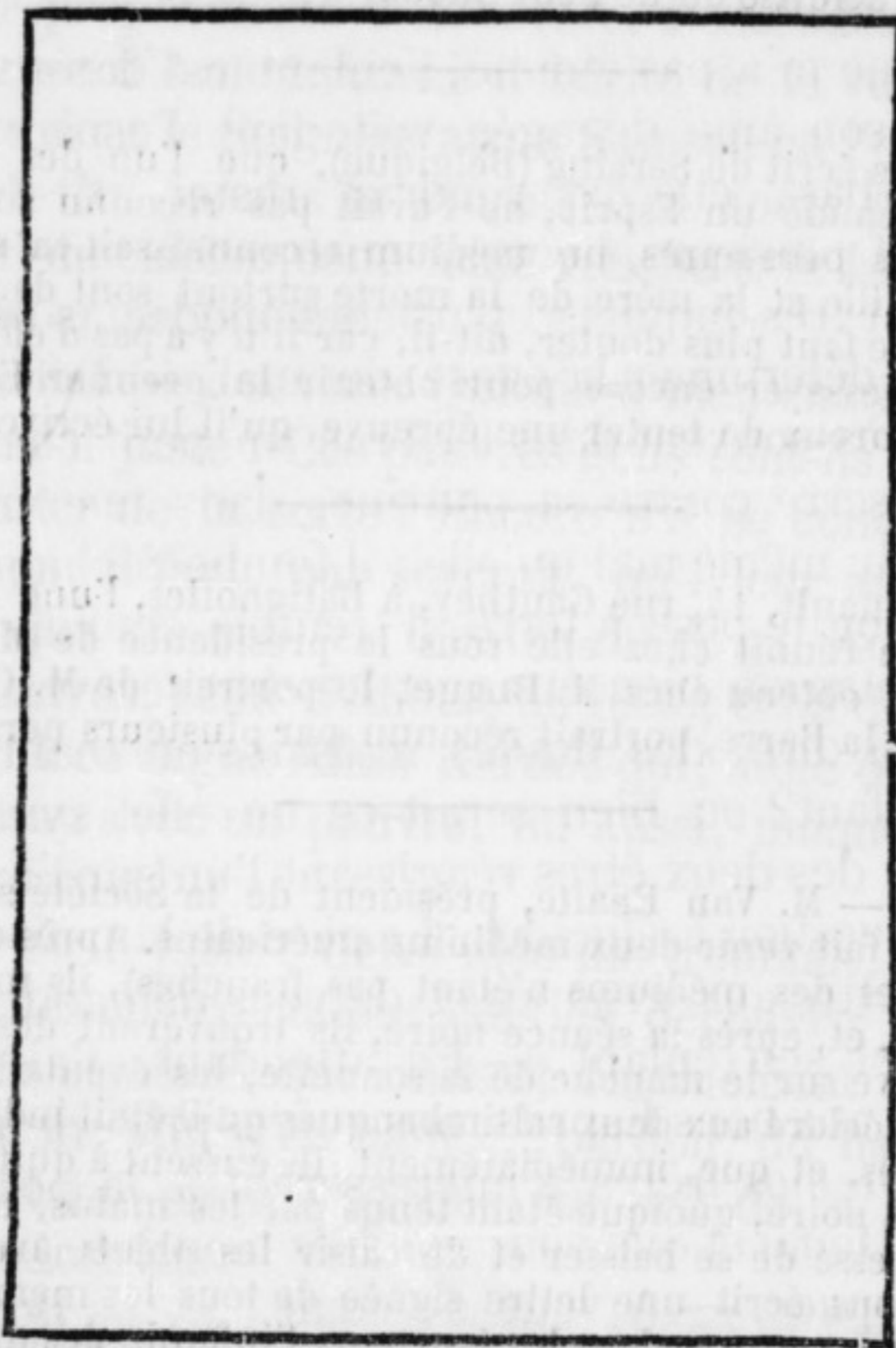
**Deuxième réponse à la RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
du 2 octobre 1874.**

(Suite. — Voir la *Revue* de mars.)

Généreux anonyme, vénérable disciple des sciences exactes,

« Épicure est grand et vous êtes son prophète ; partant vous ne croyez pas aux miracles, — ni moi non plus, — et cependant un miracle vient de s'accomplir. Vous en êtes l'auteur et j'en suis le sujet.

La photographie que nous offrons à nos lecteurs est le résultat d'un phénomène de bicorporéité; le 11 janvier dernier, M. Gledstane posait chez M. Buguet devant l'objectif, à 11 h. 15, heure de Paris, tandis que M. Stainton Moses, médium, était endormi spiritement, à Londres, à l'heure correspondante, soit 11 heures 5. Au développement du cliché, derrière M. Gledstane, on voyait une physionomie peu distincte, mais reconnaissable, celle du médium de Londres. Sur une deuxième épreuve, obtenue à 11 heures 25, il y avait d'un côté de la plaque les deux amis. Celui de Londres dont le périsprit avait accompagné l'âme, était représenté endormi; c'était une sanction éclatante de la vérité du phénomène de bicorporéité, si bien décrit par Allan Kardec. Le mois prochain, nous donnerons la relation complète de cette expérience, imprimée à Londres sous la signature de M. Stainton Moses.



M. le comte de Bullet (présent à cette séance) a obtenu plusieurs fois sur de grandes plaques le portrait de sa sœur, qui est à Baltimore; elle est venue tenant à la main une pancarte couverte de son écriture originale et de sa signature; elle donnait des conseils fraternels.

Dernièrement, un médium conseillait à M. de Bullet de se rendre chez le photographe, pour évoquer M. F., qui était parti pour la Hollande. Sur le négatif et au-dessus de M. de Bullet, M. F. s'est présenté, mieux dessiné que la personne placée devant l'objectif.

Ces faits sont la confirmation du phénomène de bicorporéité relaté par la correspondance de la comtesse de Sabran, éditée par M. Prat, célèbre professeur, cité du Retiro, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

M. Couillaut, de Madrid, qui avait opéré avec M. Buguet (il connaît la photographie à fond), a obtenu le portrait de son père qui le bénit de sa main droite, et cette main se détache des plis fluidiques qui voilent le bras gauche de M. Couillaut, occupant le premier plan; ces plis fluidiques qui montent au-dessus de sa tête, sans envahir le visage, occupent le dernier plan et rejettent, comme le dit M. Couillaut, cette allégation mensongère de l'interposition d'un corps opaque, la superposition des plans laissant en défaut la loi de l'impénétrabilité. (Le mois prochain nous insérerons une lettre de M. Couillaut.

A Béziers, M. Laspeyres Étienne nous écrit que la photographie de l'Esprit d'Arthur Cros, de Cuxac, est aussi parfaite que celle qu'il a obtenue de son père, Jean Laspeyres; Arthur Cros avait une brûlure au menton que sa photographie spirite caractérise on ne peut mieux.

M. Bertrand nous écrit de Seraing (Belgique), que l'un des membres de la société ayant demandé un Esprit, ne l'avait pas reconnu sur les épreuves envoyées; quelques jours après, un médium reconnaissait sa sœur, morte en 1849; toute la famille et la mère de la morte surtout sont dans une émotion inexprimable. Il ne faut plus douter, dit-il, car il n'y a pas d'effets sans causes. M. Bertrand veut essayer encore pour obtenir le premier Esprit demandé. M. Buguet sera heureux de tenter une épreuve, qu'il lui écrive.

Mademoiselle Esnault, 14, rue Gauthey, à Batignolles, l'une des fondatrices du groupe qui se réunit chez elle sous la présidence de M. Dunéau, nous annonce qu'elle a obtenu chez M. Buguet le portrait de M. Courcelles, curé de la commune de la Barre, portrait reconnu par plusieurs personnes.

AVIS IMPORTANT. — M. Van Raalte, président de la Société spirite Veritas, à Amsterdam, avait fait venir deux médiums américains. Après diverses investigations (les allures des médiums n'étant pas franches), ils mirent des objets neufs sur la table, et, après la séance noire, ils trouvèrent des empreintes de dents et de la salive sur le manche de la sonnette, les éventails et la boîte à musique; ils ont déclaré aux deux saltimbanques qu'il était indigne de tromper des spirites éclairés, et que, immédiatement, ils eussent à quitter la Hollande. Pendant la séance noire, quoique étant tenus par les mains, nos deux charlatans avaient l'adresse de se baisser et de saisir les objets avec les dents. La Société Veritas nous écrit une lettre signée de tous les membres, ils avaient tout d'abord voulu annoncer dans les journaux l'infamie des médiums ***, que nous ne nommons pas par charité; ils sont avertis.

Des personnes recommandables, qui connaissent la puissance incontestable de ces médiums, ce qui les rend encore plus coupables et insensés, prient les spirites, quand ils voudront avoir une séance, d'imposer les conditions suivantes aux médiums : pieds liés, tête attachée au dossier de la chaise, bande de papier collée sur la bouche, instruments inconnus du médium placés hors de sa portée; pas de compères, qu'il vienne seul. Voilà pour la séance noire.

Pour la séance derrière le rideau, attacher le médium solidement sur un canapé et collez-lui une bande sur la bouche. Si le médium refuse, ne l'acceptez pas; cet homme se fait payer, prenez vos précautions contre tout charlatanisme. Le conseil est parfait, nous l'approuvons.

Vous y perdez votre espagnol et moi mon latin. Vous n'y comprenez rien, j'y comprends encore moins, et la chose est vraie, sinon vraisemblable.

« Hier j'étais spirite, aujourd'hui je suis matérialiste. Une nuit et votre *étude* ont fait de moi un homme nouveau. Comme saint Paul sur le chemin de Damas, j'ai eu mon coup de foudre et me voilà illuminé. Épicure est grand !

« Donc hier au soir, relisant votre *article scientifique* et vous voyant flageller d'une plume impitoyable et pousser d'un pied dédaigneux, en leur criant *raca*, tous les fauteurs du spiritualisme, catholiques, chrétiens, néoplatoniciens, spirites, les spirites surtout, je me disais : Ce prophète est bien sévère. Descendrait-il d'Amos ? Serait-il de la lignée d'Isaïe ? Aurait-il hérité de la verge de Moïse ou de la mâchoire dont le Seigneur arma Samson en l'envoyant contre les Philistins ? Qui jamais le saura ? Nul doute pourtant qu'il n'ait reçu mission de châtier cette foule rebelle à *la vérité observée*, puisqu'il s'affirme et prophétise.

« N'importe, il est bien sévère. Qui aime bien châtie bien, il est vrai. Oui, mais est-il juste ? Ces pauvres gens sont-ils si coupables, qu'il doive les traiter de la sorte ? Encore s'il se contentait de les sangler ! mais, non, il faut, par surcroît, qu'il leur attache à tous un écriteau pour que chacun les montre du doigt. Aux uns, celui d'imbéciles ; à d'autres, celui d'idiots ; au reste, celui de filous ou un équivalent ; jusqu'à ce digne Allan Kardec qui, faute de mieux, eût partagé son manteau avec un pauvre, lui aussi, moqué, hué, noté de ridicule et d'infamie !

« Ce prophète est-il juste ? Cette idée me troublait, m'obsédait, et, songeant à toutes ces exécutions sans en découvrir la cause, en vain j'invoquais le sommeil qui refusait obstinément de clore ma paupière. Le salut me vint d'en haut..., pardon, du hasard. Votre *étude* était sur ma table de nuit ; l'idée me prit de la relire ; à la quinzième ligne je dormais.

« Le lendemain je me réveillai, le cœur allégé et l'esprit... pardon, l'encéphale parfaitement raffermi et radicalement purgé d'*aspirations niaises*. J'étais converti, je voyais clair, les écailles m'étaient tombées et, néophyte improvisé, je brûlais, dans les profondeurs de mon épigastre, du désir d'aller recevoir l'accolade du petit groupe et votre bénédiction, ô mon maître !

« Pour moi plus de doute possible : Dieu et la création, l'âme et l'immortalité, le bien et le mal, le juste et l'injuste, le droit et le devoir, le désintéressement et l'égoïsme, l'héroïsme et la lâcheté, la vertu et le vice, le monde moral et ses lois n'étaient plus que des utopies enveloppées dans des mots sonores par les religions et les

philosophies, en vue « de s'emparer de l'homme en le flattant. » Permis de conserver, jusqu'à nouvel ordre, ces vocables pour la commodité du discours et pour ne pas rompre trop brusquement avec de vieilles habitudes, mais y attacher un sens déterminé, y voir l'expression de réalités, défense expresse : les sciences exactes s'y refusent et la vérité démontrée s'y oppose formellement.

« A-t-on jamais obtenu l'un quelconque de ces produits — si peu que peu — au fond d'un creuset ou d'une cornue ? Parmi tous les réactifs connus, en est-il quelqu'un susceptible de provoquer l'apparence seulement d'un précipité de justice ou d'iniquité ? Si profondément que la géologie ait pioché dans les stratifications terrestres, a-t-elle jamais découvert l'ombre d'un désintéressement ou d'une lâcheté ? L'astronomie, depuis son origine, a-t-elle jamais constaté par le calcul ou occulté dans l'espace rien qui ressemble à un droit ou à un devoir ? On tire des étincelles de la machine électrique, à commandement et tant qu'on veut ; on comprime et l'on dilate tous les solides, les liquides, les gaz ; on manipule la matière sous tous les états, oui, mais de quel appareil et par quel procédé a-t-on fait jaillir un vice ou une vertu visible, tangible, compressible, dilatable, etc. ? Est-il un théorème géométrique qui démontre l'existence de l'âme ? En quelle formule algébrique la morale est-elle contenue et résumée ? Quelle pesée enfin a fourni jusqu'ici l'équivalent, en kilogrammes et milligrammes, de Dieu et des attributs dont la fourberie des philosophes le gratifie et que la puérilité des masses lui suppose sur parole ? Et, certes, nous ne manquons pas de balances de précision ni de savants ayant de bonnes lunettes ou de bons yeux.

« Donc tout cela, rêves, hypothèses en l'air, fumées de cerveaux ramollis, piperies ou aspirations niaises, mensonges ou erreurs, chimères, zéros, néant. Il n'est tel que les sciences exactes pour connaître le fin des choses, en extraire l'essence, dormir en repos et faire de bonnes digestions. Elles dissipent les ténèbres, donnent la clef de tous les mystères ; grâce à elles, toutes les solutions coulent de source et en droiture de l'unique et éternelle source des phénomènes, le hasard appliquant les jeux variés de la force aux dispositions plastiques de la matière. Quand les solutions ne se pressent pas d'arriver, on a toujours le temps de les attendre quelques mille ans, accoudé à une colonne.

« L'univers, comment s'est-il constitué ? le hasard. Il continue de subsister ! le hasard. La beauté y éclate dans l'infiniment grand avec une splendeur qui nous transporte et nous éblouit ; dans l'infiniment petit elle se révèle avec des délicatesses exquis qui ravissent et confondent la pensée ! le hasard. La règle et l'harmonie prési-

dent aux évolutions de ce mécanisme formidable, immense, dont les *incalculables* rouages, — depuis l'atome, depuis le microcosme, en passant par la série indéfinie des combinaisons de formes et des manifestations de la vie, jusqu'aux mondes, aux soleils, — se relient entre eux, se combinent, s'engrènent, se commandent avec une précision mathématique ; que dis-je, jusqu'aux mondes, jusqu'aux soleils ! jusqu'aux systèmes de mondes, jusqu'aux systèmes de systèmes, et ainsi de suite et sans limites ! le hasard. Et cet ensemble dont l'idée seule donne le vertige, cet ensemble va, marche, fonctionne, et chaque détail joue son rôle, remplit sa mission, sans arrêt, sans écart, sans qu'une partie, une parcelle, une particule, une fois usée et hors de service, ne soit immédiatement remplacée pour y maintenir la régularité des mouvements et l'équilibre des existences ! A quoi dû ? au hasard. L'homme, résumé et condensation de toutes les virtualités de l'univers, l'homme sent, pense, veut, agit ! machine aussi, admirable sans doute, d'une perfection merveilleuse, d'une puissance dont les bornes sont encore inconnues, soit ; mais machine et rien de plus, sécrétant du sentiment et de la pensée comme le foie de la bile et les reins de l'urine (1), machine chauffée et mue par des forces fortuitement combinées, dont la résultante constitue ce que, en langage archaïque, on appelle l'âme. En fin de compte, le hasard partout, en tout, pour tout. Qu'au premier coup d'œil ses opérations semblent témoigner d'une prodigieuse intelligence, ce n'est là qu'une illusion, une apparence bien vite dissipée, lorsqu'on réfléchit qu'il a l'éternité à son service pour faire sortir tous les numéros imaginables de la loterie universelle. *Ecce Deus!* Voilà l'unique, le vrai Dieu ! C'est clair, évident, limpide, logique, axiomatique comme un effet sans cause, et quiconque soutient le contraire est un sot, s'il n'est pas un charlatan ; Voltaire, tout le premier, avec son argument de l'horloge, dont l'agencement et la marche calculés prouvent une intelligence qui en a conçu le plan, une main qui a exécuté ce plan. Triple sot ou farceur, le bonhomme de Ferney ; à plus forte raison Platon, Képler, Pascal, Descartes, Newton, Leibnitz, Jean Reynaud et autres abstrauteurs de quintessence qui ont passé le meilleur de leur temps à souffler des bulles de savon, au lieu de se gaudir à table avec leur mie et de s'endormir au rythme ronflant des hexamètres de Lucrèce. Quant à Allan Kardec, moitié fou, moitié filou, n'en parlons pas :

« Hasard, force et matière, cette trinité est l'auteur de tout, et tout s'explique par elle. Avec ces trois facteurs nous voilà débar-

(1) Aphorisme de l'école matérialiste, édité par Karl Vogt.

rassés de l'excédant de bagage qui nous empêchait de nous acheminer d'un cœur et d'un pied légers vers nos destinées. Pour ma part, depuis ce matin, je ne me lasse pas de savourer mon bonheur.

« Sortir du néant pour rentrer dans le néant ; pouvoir me dire, dans l'intervalle, que je ne suis qu'un agrégat formé, on ne sait comment, d'atomes venus on ne sait d'où, et servant de réceptacle à des forces perpétuellement occupées, on ne sait pourquoi, à se transformer les unes en les autres, le mouvement en chaleur, la chaleur en électricité, celle-ci en idées et ainsi du reste ; penser que je ne suis qu'un appareil organique dont les fonctions sont forcées, inévitables, et les actes fatalement commandés ; me répéter à satiété que Dieu est un mythe, l'âme une utopie, la conscience une chimère, la volonté un mécanisme, le *moi* une illusion, le devoir un mot, la vertu un nom, le désintéressement une duperie, l'héroïsme une folie, la vie d'un bout à l'autre un jeu de force et de hasard, c'est à pleurer de tendresse en rendant grâce à la bonne aventure à qui je dois cette félicité de rencontre. D'autant que le *trahit sua* (1) a des attrait pour moi, et que me voilà libre de chercher mon plaisir où je le trouverai, sans m'inquiéter des moyens. La fin justifie les accroc à la morale, si elle ne les raccommode pas. Mais qu'ai-je à faire désormais de la morale, cette friperie tout au plus bonne à couvrir les infirmités cérébrales du dernier des spirites, quand le petit groupe aura provigné et occupera la place qui lui est due. Le passé ne m'appartient plus, l'avenir ne m'appartient pas, je ne possède que la minute présente, unique et réelle affirmation entre deux négations éternelles. Jouissons ! demain mon corps sera dissous, ma forme évanouie, ma pensée évaporée ; je serai comme si je n'avais jamais été. D'ici là, mon plaisir est de voler, je vole ; de calomnier, je calomnie ; de séduire la femme du voisin, je séduis ; de violer la fille de mon ami, je viole, non plus responsable que la pierre qui roule, l'eau qui coule, le nuage qui passe, le chien enragé qui mord, l'âne qui rue et que certains feuilletonistes feuilletonnant des insanités. Agglomération de matières, esclave de la force, je vais où je suis poussé, sans liberté, sans réaction possible, à droite ou à gauche, en ligne directe ou par écarts, roulant régulièrement, sans heurt ni déviation, ou déraillant brusquement, broyant ce que je rencontre, semant les ruines autour de moi, servilement, aveuglément, aussi insouciant du résultat final que de la nuée qui féconde en tombant la moisson prochaine ou que le boulet qui fauche une file d'hommes dans un bataillon.

(1) *Trahit sua quemque voluptas.* (Virgile.)

« Périclès disait : « Mon bambin mène sa mère ; sa mère me mène et je mène la Grèce ; au total, la Grèce est menée par un étourneau. » Ainsi de l'univers : le hasard préside à la rencontre et à la combinaison des forces, lesquelles commandent la matière ; les éléments matériels décident de la destinée de chaque être et de chaque chose ; en résumé, le monde est mené par le hasard à qui revient, du bien ou du mal qui s'y opère, tout le mérite ou le blâme. Pour parler correctement, il n'y a ni bien ni mal, il n'y a que des phénomènes ; le monde est une lanterne magique où passent des ombres chinoises. Je sais que des ergoteurs, les spirites en particulier, élèvent des montagnes d'objections contre ces *vérités démontrées*. Qu'importe ? Je me soucie de leur argumentation tout autant que de la quadrature du cercle. Aussi, à votre exemple, « me garderai-je bien de discuter. Allez donc discuter avec des gens dont la méthode rentre dans le cadre nosologique des actes générateurs de la folie, » avec des gens qui vous répondent métaphysique quand vous leur parlez physique, chimie, équations algébriques, théorèmes d'Euclide ! Telle est ma profession de foi, aussi complète que votre définition du Spiritisme et non moins sincère. De tout quoi vous devez conclure que vous me paraissez haut de cent coudées, ô prophète ! et que le système d'Epicure fait ma joie en me colorant, avant le départ pour le néant, l'horizon terrestre des plus douces nuances. Vous l'avouerez-vous pourtant ? j'entrevois un point noir dans le lointain. Ce point me tracasse et gâte mon bonheur en menaçant de faire tache sur ce fond tout de rose et d'azur. Une arrière-apprehension me reste ; j'ai hâte de m'en soulager en vous la confiant.

« La doctrine matérialiste est admirable, d'un effet calmant sans pareil et nécessairement destinée, de même que Titus et vos *études* historico-philosophiques, à faire les délices du genre humain. En théorie, en vers, en prose, dans la vôtre surtout, elle ne laisse rien à désirer, et le *post mortem nihil* est le remède à tous les ennuis, le baume à tous les maux. La chose est indiscutable ; oui, mais en fait, en pratique, ne craignez-vous qu'il s'ensuive quelques inconvenients ? Ainsi, permettez-moi une hypothèse, une simple hypothèse, rien plus, et tirons les conséquences des principes en disciples des sciences exactes.

« Je suppose donc qu'après avoir fait une station de dix-huit ou vingt siècles, accoudé à la colonne du festin, vous êtes rentré chez vous dans la jubilation de votre cœur. L'orgie spiritualiste est terminée. Démocrite a partout ses autels ; Epicure, ses temples ; Lucrèce, ses basiliques. Le petit groupe occupe le globe ; l'humanité est convertie à la *vérité démontrée* ; vous avez une femme charmante, une fille dans la fleur de ses quinze ans, rayonnante d'attraits,

toute parfumée de son innocence; vous jouissez d'un coffre-fort pourvu de charmes non utopiques; vous continuez vos études, et je suis votre disciple affectionné. A ce titre, vous m'admettez dans votre intimité; non moins soumis que ferré sur les principes, je cède, j'obéis ponctuellement aux impulsions inconscientes qui dominant, maîtrisent, commandent mon assemblage moléculaire, et, comme j'eusse dit hier encore en style suranné, je trahis votre confiance de la façon la plus noire, la plus odieuse, la plus monstrueuse : je séduis et déshonore ceux que vous aimez.

« Cette nouvelle vérité parfaitement démontrée. Vous me qualifiez d'affreux coquin et de monstre abominable, en cela peu conséquent avec vous-même. Je vous rappelle aux règles de la logique et des sciences exactes. Vous me répondez à l'aide d'un revolver; j'en avais un; je suis nerveux, vous êtes lymphatique : mon coup part avant le vôtre, et je commence votre désagrégation atomistique en vous cassant la tête. Votre fille et votre femme qui accourent, crient, pleurent, appellent à l'aide, subissent le même sort; leurs phosphates et leurs carbonates sont mis en état d'aller avec les vôtres former de nouveaux composés chimiques, ce dont ils ne se trouveront pas plus mal, j'imagine. Restait votre caisse, que j'adopte en méditant : « sur la diversité de la vie ondoyante et l'uniformité des lois « immortelles. » La plus légère atteinte aux axiomes scientifiques; les mathématiques mêmes n'ont rien à me reprocher et moins encore « *ce qu'on appelle la conscience, c'est-à-dire le contrôle de la « logique* ».

« Je sais bien que « dans la société si mêlée des philosophes qui « cherchent à s'emparer de l'homme en le flattant, » il s'en peut rencontrer qui me feraient de sottes objections; assurément, ce ne sera pas vous. Je sais qu'on pourra me riposter que si un viol, un vol, un adultère et trois assassinats n'ont rien à démêler avec les sciences exactes, il n'en va pas de même avec la morale et le Code pénal. Niaiseries! La réplique est facile : autre temps, autres mœurs; nous ne sommes plus le petit groupe, nous sommes le grand; nous sommes en l'an 4000, où nul n'ignore que la force et la fatalité de concert mènent le monde. Que parlez-vous de morale, braves gens? Il y a beau temps que cette chimère a repris le chemin par où elle était venue. Que vouliez-vous qu'elle devînt sans appui, sans base? qu'elle se soutînt en l'air, dans le vide? Dissipée, évaporée, évanouie, cette dernière utopie!

« Plus de morale! A quoi bon, dès lors, le Code pour lui donner sanction transitoirement, le gendarme pour lui prêter main-forte. Nous avons changé tout cela; nous ne flattons pas l'homme. Nous laissons ce vil métier aux derniers disciples d'Allan Kardec, s'il en

reste. Où trouver un matérialiste convaincu qui consente à se ravalier jusqu'à mettre la main sur le collet d'une malheureuse victime de la fatalité? Où?... A moins de recruter votre gendarmerie dans la lune. Et, encore, vienne votre sélénite pour m'arrêter, je lui conterai mon cas *exactement, scientifiquement*.

« Eh quoi! lui dirai-je avec M. Renan, ignorez-vous « qu'une belle pensée vaut une bonne action? » J'ai une foule de belles pensées dans la cervelle. Je suis donc un modèle de vertu. N'est-ce pas assez pour ma justification? alors, consultez M. Littré. N'a-t-il pas établi que « les deux bouts des choses nous sont inaccessibles et que le milieu seul nous appartient (1); » autrement, que toute notion sur l'origine de notre être et sur sa destinée à venir nous étant absolument interdite, nous n'avons, formes passagères, phénomènes d'un jour, produits et jouets de puissances fatales, nous n'avons à nous préoccuper que du présent et à tirer notre épingle du jeu? Gardez-vous le plus léger doute à ce sujet? Les articles *Ame, Amour, Animation, Arbitre (libre), Entendement, Jugement, Pensée, Perception, Volition, Volonté*, dans le dictionnaire de Nysten, achèveront de vous édifier (2).

Au surplus, M. Taine n'a-t-il pas formulé ces axiomes « que l'air et les aliments font le corps à la longue; que le climat, son degré et ses contrastes produisent les sensations habituelles et, à la fin, la sensibilité définitive; que c'est là *tout l'homme, esprit et corps*; en sorte que du ciel et du sol dépend tout l'homme (3)? »

« N'a-t-il posé en principe « que nous ne sommes, dans le *laboratoire infini*, que des vases divers, les uns éteints et remplis de cendres stériles, les autres *agissants* (!) et rougis de flammes fécondes, manifestant la diversité de la vie ondoyante et l'uniformité des lois immortelles? (4) » Des vases, rien de plus, où « la chimiste éternelle » fabrique du vice et de la vertu, comme nous fabriquons du vitriol et du sucre (5)! » Enfin, que « la *cause ne diffère pas de l'effet*... et que toute chose vivante est serrée au cœur par les tenailles d'acier de la nécessité! (6) »

« Je conviens que j'ai été dans le laboratoire infini un vase agissant, où la chimiste éternelle a fabriqué passablement de vitriol. En quoi suis-je responsable, les causes ne différant pas des effets? En

(1) *Paroles de philosophie positive*, p. 32.

(2) *Dictionnaire de Nysten*, 10^e édition, *refondue*, par E. Littré et Ch. Robin, et dans laquelle le matérialisme s'étale en toute nudité et crudité.

(3) *Étude sur La Fontaine* (*Jourual des Débats* du 28 avril 1860).

(4) *Essai de critique et d'histoire*, p. 409.

(5) *Histoire de la littérature anglaise*, introduction, § 8.

(6) *Étude sur J. Stuart Mill* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1861).

quoi? Dans mes relations avec mon cher maître, sa femme et sa fille, dans la façon un peu vive dont je m'en suis séparé, n'étais-je pas serré au cœur par les tenailles d'acier de la nécessité? Je vois que vous goûtez mes raisons, sélénite, en manière de péroration, prenez la moitié des bank-notes du défunt pour achever de vous convaincre que je suis aussi innocent que l'agneau qui vient de naître; acceptez, mon cœur débordera d'une sainte allégresse, et j'annoncerai aux frères l'entrée au bercail d'un nouveau néophyte.

« J'aime à croire, ô mon maître! que vous aussi vous goûtez la façon dont je me suis tiré de l'objection en bottes fortes. Quoi qu'il en soit, le point noir reste et m'inquiète pour l'avenir; si les conséquences rigoureusement déduites des principes du petit groupe déversent, sans distinction et par virement philosophique, vices et vertus, crimes et bonnes œuvres au compte de l'immuable nécessité, qu'advient-il lorsque le monde sera converti à Epicure? N'est-il pas à craindre, l'égoïsme faisant le fond de la nature humaine, que la contagion de l'exemple aidant à la *chimiste éternelle*, les vases agissants ne se multiplient plus que de raison, qu'il n'y ait bien du vitriol fabriqué, bien des pots volés, fêlés, cassés, et que, finalement, l'Eden annoncé dans votre prophétie, devenu une immense forêt de Bondy, ne donne lieu aux cruches survivantes de regretter le temps des *aspirations naïves* et la mise à l'*index* des doctrines d'Allan Kardec? Une vétille, comme vous voyez, un tout petit point noir. Ce point me chagrine dans le ciel matérialiste. Un mot de vous, je n'en doute pas, suffira pour le dissiper. J'attends le mot respectueusement. Les principes le réclament, votre bonnet de docteur l'exige, et l'honneur du petit groupe vous interdit de laisser le droit à tout spirite malappris de se rappeler, en songeant à vous, le refrain que sifflait le vent dans le tuyau des longues oreilles d'un certain roi de Phrygie. Vous qui savez tout, ô mon maître! et beaucoup d'autres choses en plus, vous devez connaître la ritournelle : Midas, le roi Midas.....

« T. TONOEPH. »

Erratum. — Une transposition dans la mise en pages a interverti l'ordre des idées à la fin du dernier article de notre correspondant M. Tonoeph. Les deux paragraphes compris entre les lignes 3 et 24 de la page 84 doivent venir après la ligne 22 de la page 85.

(2) *Études sur la Fontaine de la Vierge*, par E. Lottin, 10^e édition, révisée et corrigée, et dans laquelle le matériel est en tout état de fraîcheur et de solidité.
(3) *Études sur la Fontaine de la Vierge*, par E. Lottin, 10^e édition, révisée et corrigée, et dans laquelle le matériel est en tout état de fraîcheur et de solidité.
(4) *Essai de critique et d'histoire*, par E. Lottin, 10^e édition, révisée et corrigée, et dans laquelle le matériel est en tout état de fraîcheur et de solidité.
(5) *Histoire de la littérature française*, par E. Lottin, 10^e édition, révisée et corrigée, et dans laquelle le matériel est en tout état de fraîcheur et de solidité.
(6) *Études sur la Fontaine de la Vierge*, par E. Lottin, 10^e édition, révisée et corrigée, et dans laquelle le matériel est en tout état de fraîcheur et de solidité.

Le véritable sacrifice.

Groupe Coméra. — Bordeaux, 3 avril 1874. — Vendredi saint.

Communication. — Médium, M^{me} Krell.

Là-bas, dans l'immensité, dans les régions heureuses où les esprits marchent sur les soleils comme vous marchez sur la poussière; dans ces mondes essentiellement spirituels où la matière n'existe plus, il y eut un jour grande agitation. L'un des bienheureux habitants de ce monde consentait à s'emprisonner pour un temps dans un corps de chair, et les autres bienheureux Esprits l'entouraient et faisaient en quelque sorte affluer sur lui leurs nombreuses et puissantes facultés. Au moment prescrit, un rayon de volonté divine arrive jusqu'au missionnaire, et le grand, le saint, le pur esprit est devenu un homme et a fait son apparition sur terre dans le corps d'un petit enfant. Autour de son pauvre berceau, l'on vit et l'on entendit les anges; c'est vrai, car ils étaient là entourant et accompagnant leur ami. Ils étaient là le jour où Jésus-Christ, prêchant aux populations réunies, leur disait un mot qui les enchantait et les transformait. « Aimez-vous, vous êtes frères. » Ils étaient là, ces Esprits, modèles de la fraternité la plus complète! ces Esprits nombreux jusqu'à l'infini et unis d'aspirations, de facultés! ils étaient là, le jour où Jésus-Christ multipliait le pain, doux symbole de la vérité! ils étaient là, le jour où, réunissant les apôtres dans une même pensée d'amour, il voulait leur faire comprendre cette union intime et absolue des cœurs, cette fusion des âmes dont il avait le souvenir présent à sa pensée! « Je désire, leur disait-il, que
« ma mémoire vous réunisse toujours; que ma doctrine fasse de
« vous un seul corps enseignant. Je désire que mon exemple vous
« aide à la pratique des principes que j'ai posés. Je veux que vos
« âmes n'en soient qu'une; en vous donnant mes enseignements, je
« vous donne plus que ma vie. Enfants, dans la vie spirituelle,
« vous ne me comprenez pas encore, mais quand vous aurez grandi,
« vous me retrouverez. Je serai l'Esprit de vérité soufflant sur les
« mondes. Je serai, nous serons! Eux et moi, c'est un!

Mais, lorsqu'il s'agit d'accomplir le sacrifice; lorsqu'il s'agit de souffrir; de donner ce corps, matière cependant; lorsqu'il s'agit de mourir entre deux malfaiteurs, en posant au nom de la vérité le premier drapeau, en plantant le premier des arbres de la Liberté; lorsqu'il s'agit de prouver à cette humanité son amour sans bornes, Jésus semble seul! seul, au point de supplier son Père d'éloigner le calice! seul, au point de demander s'il est abandonné. Pourquoi cela? Pour vous montrer, humanité souffrante, que lorsqu'on

accomplit un sacrifice, la volonté doit suffire. Pour vous montrer aussi que la prière est un soutien; pour vous prouver, à vous spirites, que le Christ est votre premier maître. Que vous devez, comme lui, apprendre à faire à votre cause tous les sacrifices. Un bon spirite se doit à la doctrine avant tout.

La mort du Christ, la mort après la souffrance, ce fut le bonheur parfait! Pourquoi donc encore aujourd'hui ces lamentations et ces larmes? est-ce parce qu'un homme a souffert, sans maudire? A ce compte tous les grands hommes seraient des Esprits! tous les martyrs auraient leur page dans l'histoire de la Liberté! Soyez plus vrais, soyez plus grands et sachez apprécier à sa haute et juste valeur le sacrifice fait à l'humanité terrestre par le Christ, personnifiant cette myriade d'Esprits purs, qui sont la Sagesse, la Justice, la Foi, la Liberté, la Vérité et l'Amour. **FÉNELON.**

Aphorismes de madame Cyrano de Bergerac.

Groupe de Fives-Lille, 20 janvier 1875.

Sois sans crainte, je suis près de toi et les Esprits du mal ne peuvent rien quand le protecteur veille...

Ne dis jamais que tu nous redoutes, nous faisons le bien, et le mal n'est permis que dans la prévision du bien. (Allusion à une petite maladie de mon enfant).

Sois juste, afin qu'à ta mort tu trouves partout la justice.

Dieu est trop grand pour être compris de la petitesse.

Lis dans le livre de la nature, c'est l'œuvre de Dieu.

Lis dans le ciel, c'est l'espoir de ton avenir.

Fouille le cœur humain, tu y trouveras tant de bien et tant de mal que tu ne sauras jamais te prononcer sur la valeur humaine.

Les races humaines sont lentes à progresser; la légion des esprits est parfois encore plus lente.

L'enfance est l'éveil de l'esprit matière; Esprit c'est la lutte perpétuelle, l'une obéit, l'autre commande.

L'or s'use même en ne le touchant guère.

Le diamant disparaîtra pour faire place un jour à une autre composition chimique, mais tes bonnes actions te resteront toujours.

L'homme est souvent si soucieux de son avenir matériel, qu'il en oublie son avenir spirituel.

Bienheureux celui qui, se disant: la voie droite est là, ne cessera jamais d'y marcher malgré les ronces, les épines, les pierres, les précipices; plus la route est terrible, plus la persévérance sera comptée et plus l'arrivée est brillante.

Ne plaignez point ceux qui ont en vue le bonheur humain, sa pro-

gression sérieuse, ni ceux qui croient et meurent pour leur idée : ceux-là sont heureux.

Malheur au riche qui se croit sûr du résultat ; la vie lui a donné une sécurité menteuse, il sera désespéré s'il a été égoïste et matériel.

Marche sur la route que tu suis, mais marche plus droit et viens toujours avec confiance, nous sommes les amis de tous ceux qui veulent le bien et le bonheur de tous les êtres vivants.

(A demain.)

22 octobre 1874.

Quand je chercherai à convaincre, ce sera par des faits que tu pourras montrer aux incrédules.

Le lendemain de la vie est la résurrection que vous nommez la mort.

La beauté de l'esprit, c'est la bonté.

La piété est la charité.

Aime tes frères, tu seras aimé ; si ce n'est sur terre, ce sera au ciel.

Bénis la souffrance, elle te donne la clef de la progression spirituelle.

Ne ris jamais du mal d'autrui ; cent mille Esprits te méprisent quand tu le fais.

Attends pour juger que tu aies compris ; tu ne jugeras jamais.

Ne demande à Dieu que d'améliorer ton sort, car pour le bonheur, l'homme ne peut le connaître. — Cherche sur la terre un homme parfait, tu ne le rencontreras pas ; cherche parmi les êtres une bonté complète, tu ne l'auras point, et tu passes ta vie à craindre de la perdre, alors que tu es si mal entouré.

La vie est la folie, la mort la raison.

La sagesse naît de nos incarnations ; elle naît donc de la mort.

L'Esprit est enchaîné à la matière comme le forçat au boulet ; s'il craignait la liberté, il serait fou. Ne l'êtes-vous pas plus vous tous qui craignez la mort ?

Si vous vivez bien, ne craignez jamais.

La vie est si courte, l'étendue immense, l'éternité insondable, et vous l'avez en perspective.

Le repos est un mot vain, l'Esprit ne repose jamais.

Le néant est le plus grand témoignage de l'ineptie humaine qui inventa ce mot.

L'Esprit comme vous l'entendez est peu de chose, la raison vaut mieux et la bonté plus encore.

Rien est quelque chose, tout est incompréhensible. (Allusion au néant, sans doute. Descartes dit la même chose.)

Demain suivra demain, et cela pendant des milliards de siècles ; l'homme vit quelques saisons de plus que les roses, et il veut tout connaître : Dieu qu'il fait homme, l'éternité qu'il fait inutile, l'esprit qu'il dit mortel et la fatalité qu'il fait diabolique.

Il faut t'instruire vite, l'heure marche, tu ne la rattraperas plus. — Tu dois veiller à éloigner de toi toute mauvaise pensée, elle t'amènerait de mauvais Esprits qui te donneraient de mauvais conseils. Ecoute la voix de ton cœur avant celle de ta raison. Ecoute la voix du temps, elle te dit : A chaque heure la délivrance approche, as-tu travaillé, as-tu expié ?

Vivre pour soi est mauvais, c'est pour faire le bien qu'il faut laisser battre son cœur.

Suivre un nuage au ciel est facile, suivre une légère fumée se peut encore ; mais suivre la pensée humaine, quelle chose difficile !

Que fais-tu lorsque tu souffres ? tu maudis la vie. La vie, c'est l'échelon étroit et difficile qui conduit au haut de l'édifice où tout est brillant.

Médium, M^{me} CYRANO DE BERGERAC.

La charité morale.

Rue de Lille, 7-31 juillet 1874. — Médium, M^{me} Miel.

Charité morale, tu es le lien entre tous les hommes ; nier cette vérité, c'est rejeter la solidarité et ne pas comprendre Dieu qui, en créant l'univers et les êtres qui devaient l'habiter, semait dans les âmes les plus rudimentaires les germes de sympathie, d'amour et de dévouement ; l'Eternel relia entre eux, non-seulement tous les peuples d'un même globe, mais encore tous les globes d'un même système.

Et la hiérarchie des êtres créés doit franchir tous les degrés de perfectibilité, car la solidarité, loi complète et immuable, exerce son influence sur tout ce qui a vie ; elle guide les humanités, dont toutes les pensées et tous les actes doivent avoir pour but le bien général. Or, avant tout, on doit considérer le progrès de l'humanité, et ce but ne peut être atteint, si individuellement chacun ne comprend pas le respect qu'il doit à son corps, celui qui est dû à son âme.

Enfants, il vous faut diriger votre pensée et vos actions vers le résultat suivant : éveiller chez les inconscients les pensées de fraternité, ouvrir leurs yeux à la lumière de charité, puisque la cécité morale les détourne de la source pure où viennent puiser à longs traits les cœurs droits et honnêtes ; initiez aussi ceux qui pratiquent la charité physique et ne se soucient point de la charité du cœur, car en unissant ces deux effets, issus du même principe, vous obtiendrez des résultats plus généraux et plus sérieux.

En mettant dans le cœur humain les germes de charité et de dévouement, Dieu voulait, à l'aide de ces germes devenus sentiments par la succession des existences, unir indissolublement tous les hommes et fonder ainsi le principe de l'égalité, en vue du bien et du beau ; l'homme, devenu bon, doit vaincre toutes les tendances d'autrui vers le mal ; celui qui ne comprend pas, bafoue la vérité.

Quant aux tièdes et aux inconscients, ceux dont la vie immorale est remplie de joies matérielles, la douleur qui est leur lot assuré épurera en eux la source de charité, troublée et ternie par le limon humain ; à cette source se puise tout perfectionnement. Dites-leur de passer le seuil du temple de charité, de venir s'abriter sous ces riants portiques, pour y trouver la vie réelle qui est toute consolation, toute joie, tout amour, toute lumière. Sans la charité, il n'y a pas de calme, de bonnes pensées, de repos d'esprit ; seule, elle offre la clef de la vie, peut nous consoler par la pensée du bien qui est accompli, nous fortifier dans l'adversité et nous donner ce courage qui triomphe des épreuves terrestres.

Si, comme on l'a dit, la vie est un baignoir où chacun souffre, gémit et expie, vous devez en faire un lieu de paix, plein de calme et de bonheur, alors que la charité aura fondé la fraternité solidaire et la liberté dans le sens large et élevé de ce mot sublime. Et l'humanité sera dans sa voie divine ; délivrée de ses chaînes matérielles, ne craignant plus les retours malheureux, elle aura conquis sa rédemption entière ; jouissant des faveurs célestes, dans son libre arbitre, elle aura définitivement établi sur ce globe la loi de Dieu résumée en six mots : « Aimez-vous les uns les autres. » **ANDRÉ.**

Chercher à faire faire le mal.

Chercher à faire faire le mal et longuement mûrir de mauvais desseins ont pour conséquence l'obsession après la mort. En effet, l'incarné qui applique son intelligence à découvrir les moyens d'accomplir une mauvaise action, se met sous l'inspiration habituelle des mauvais Esprits qui, en l'aidant dans ses projets et en l'entretenant dans ses idées, le saturent en même temps de leurs fluides. Le Mort se trouve alors, relativement à la nature du mal désiré, placé sous l'influence magnétique d'Esprits qui l'obsèdent.

Exercer son intelligence à de mauvaises actions, c'est donc employer sa vie à se mettre sous la puissance des mauvais Esprits pour le jour de la mort.

Mais pousser autrui à faire le mal ; se servir de son intelligence, de son éloquence, de sa beauté, en un mot des moyens que l'on

possède pour faire exécuter par un être que l'on détourne de la voie du bien, un acte mauvais, entraîne pour le Mort des conséquences bien autrement pénibles.

L'incarné, dans ce cas, ne s'est pas contenté, par la recherche de l'inspiration pour le mal et par l'appel inconscient du concours des mauvais Esprits, de se mettre sous leur influence; il a, lui qui a cherché à faire faire le mal, développé sur celui qu'il a voulu déterminer à commettre une mauvaise action, des fluides magnétiques et des efforts de volonté. Dès lors les rapports inconscients établis entre l'incarné et le mauvais Esprit sont d'une nature spéciale. L'incarné ne se met plus seulement sous l'inspiration du mauvais Esprit, il se met sous son action directe, car il devient pour lui un agent de transmission de ses mauvais fluides; et il se trouve, par le développement d'effort magnétique qu'il accomplit, se faire le canal fluidique d'un Esprit mauvais, en sorte qu'à sa mort, il est dominé, non plus obsédé, mais dominé dans le fluide relatif à la nature du mal qu'il a voulu faire faire.

Si c'est la haine qui est en jeu, nous dirons que celui qui a longtemps nourri des projets inspirés par la haine sera obsédé à sa mort par un Esprit qui fera persister en lui et malgré lui le besoin de haïr, et cela jusqu'à ce que l'action de l'obsesseur ait été vaincue par de grands efforts. Mais si l'incarné a cherché à faire naître la haine chez quelqu'un contre un autre, ce n'est plus l'idée de haine qui le poursuivra, mais il sera sous le coup d'accès furieux de besoin de déverser cette haine sur quelqu'un, accès déterminés par l'agglomération des fluides jetés sur lui par l'Esprit qui domine dans ce sens son pèrisprit. Le mauvais Esprit continue à lui fournir les fluides qu'il appelait de son vivant pour les jeter sur les autres et dont il s'était créé la facilité d'absorption, et comme cette fois ces mauvais fluides restent en lui, ils lui causent des crises terribles.

Le nombre des morts obsédés et dominés dans leurs fluides est plus considérable qu'on ne le suppose généralement, et nous recommandons aux personnes qui cherchent à soulager les âmes souffrantes de porter leur attention sur ce point important. Une fois que l'on a constaté chez un Esprit un état de cette nature, il devient plus facile de le soulager et même de le guérir. Peu d'Esprits inférieurs se rendent compte de leur situation véritable, et il est à remarquer que lorsqu'on est parvenu à expliquer à l'un d'eux l'action qu'un mauvais Esprit a sur lui, et à la lui faire voir en quelque sorte, par une élévation de l'âme vers Dieu, pendant laquelle les bons Esprits entr'ouvrent, avec le concours des fluides humains, ses perceptions et lui font voir la vérité dans une vision rapide, le malheureux puise une grande force d'âme dans cette révélation. La

communication suivante est l'exemple d'un Mâle qui a fait commettre par d'autres des actes mauvais.

« Armide, une morte.

« Quelles fautes avez-vous commises? — J'ai sollicité à mal faire.

« Comment? — J'ai poussé mes amants au mal.

« A quel mal? — A chercher des ressources dans le vol.

« Vous aimiez l'argent? — J'étais une nature vicieuse et vile; j'aimais les jouissances de la vie, et je haïssais le travail.

« Que souffrez-vous? — Je pousse au mal et j'en souffre.

« Cela ne vous vient-il pas par crises? — Oui. Cela commence par les regrets de ces jouissances que j'ai aimées. Puis le souvenir m'entraîne, il devient une réalité. Je me vois telle que j'étais, je vois ceux que j'ai conduits au mal, ils agissent et je souffre.

« Que souffrez-vous; de la peine causée au volé par la perte qu'il éprouve? — Non, des douleurs qui attendent ceux qui font faire le mal et pervertissent les autres. Je souffre de l'irrésistible désir de voler moi-même; c'est comme une folie furieuse, je suis la victime des mauvais Esprits.

« Est-ce tout? — Je ne sais; mais ce que j'éprouve est une douleur atroce; guéris-moi, guéris-moi.

« Il faut prier Dieu dont la bonté est infinie, et qui a toujours pitié de ceux qui se repentent sincèrement. Il faut réagir contre vos regrets de la vie, qui entraînent les crises douloureuses que vous éprouvez, en vous mettant sous l'action des mauvais Esprits. La prière peut seule vous sauver. Prions ensemble. (*Après la prière.*)

— Merci, je suivrai tes conseils, Dieu aie pitié de moi!

Le guide. — Cette femme était un être vicieux et débauché. Elle a vécu dans un milieu vil, et a cherché dans des moyens coupables les ressources qu'elle eût pu acquérir par un travail régulier et honnête. Elle a poussé au vol ceux qui l'ont entourée dans la vie, elle a donc été un élément de perversion pour certaines personnes. Elle a poussé au vol, elle est saisie de l'irrésistible désir de voler. Ce n'est pas la possession proprement dite, c'est quelque chose d'intermédiaire, c'est une domination de ses fluides par les mauvais Esprits, engendrant des effets analogues à ceux de la possession, car, durant sa vie, cette femme a cherché à user de l'influence de sa beauté et de la domination que celle-ci pouvait exercer, pour déterminer à commettre des actes répréhensibles. Pendant sa crise, elle éprouve la rage de l'impuissance de ne pas posséder des choses qu'elle ne peut saisir, et cela d'une façon qui tient de la folie. Cette souffrance qui prédomine chez elle, efface pour le moment toutes les autres; prie pour elle.

Remarque. — Que de gens qui, par respect humain, par faiblesse ou par lâcheté, n'oseraient commettre telle mauvaise action, et qui cependant n'hésitent pas à pousser autrui à l'exécuter à leur place. Eh bien ! ceux-là sont plus punis que s'ils agissaient eux-mêmes, car ils ne se contentent pas d'être mauvais, ils pervertissent des semblables à leur profit.

Il est des personnes qui se figurent que parce que ce n'est pas elles qui ont agi, elles ne seront pas responsables devant Dieu ; pauvres aveugles, la loi des fluides est là et elle viendra vous saisir à votre mort. La douleur fluïdique pour expier le mal est relative à l'effort fluïdique effectué pour accomplir le mal. L'acte fluïdique étant plus considérable pour faire faire le mal que pour le faire soi-même, la conséquence est plus terrible. La justice de Dieu n'a rien d'arbitraire, c'est une loi simple et logique. Le degré de la douleur est en raison du degré de la perversité, c'est-à-dire du degré de volonté dans le mal. Or, comme nous sommes les artisans de notre perversité, nous sommes nous-mêmes les créateurs de nos souffrances. La souffrance, c'est le périsprit tel qu'on se l'est composé, et il n'est pas un acte, quelque minime qu'il puisse être, qui ne laisse sa trace dans le fluide, et ne nécessitera une douleur après la mort, à moins qu'un acte bon et de même valeur ne l'ait purifiée dès la même existence. Oh ! tremblez, vous qui poussez à faire le mal que vous n'osez faire vous-mêmes ! tremblez, vous qui cherchez à soulever la haine contre ceux que vous haïssez, l'envie contre ceux que vous enviez, la jalousie contre ceux que vous jalousez ; vous qui, pour suivre vos desseins, séparez les amitiés, divisez les familles, faites naître les soupçons injustes, brisez les sympathies ; vous vous livrez plus ou moins à un Esprit du mal qui vous torturera après la mort. Et vous, amis, qui reconfortez les cœurs, resserrez les amitiés, faites tomber les malentendus ; ne songez qu'à cicatriser les plaies et à convier à l'accomplissement de la loi d'amour et de charité, par l'exemple, les paroles et les prières fluïdiques ; préférez souffrir plutôt que de semer la division autour de vous ; allez ! les Esprits du Seigneur se servent de vous pour déverser les fluides bienfaisants ; et vous serez surpris et heureux, dans le monde des Esprits, de vous retrouver doués de grandes puissances fluïdiques.

V***.

Poésies spirites.

M. Jaubert nous envoie la fable de *Jupiter*. Les demi-dieux qui foudroient le Spiritisme dans leurs mandements la liront peut-être avec un certain intérêt; puisse-t-elle les rendre plus doux et plus charitables. L'Esprit frappeur de Carcassonne nous promet une fable pour chaque mois; pour les lecteurs de la *Revue spirite* ce doit être une bonne nouvelle.

JUPITER

FABLE

Sondant les profondeurs de la voûte azurée,
Dans sa nacelle d'or de globes entourée,
Grave, silencieux au milieu de sa cour,
Jupiter voyageait un jour.
Parfois il frémissait. Reine dans l'art de plaire,
Vénus discrètement cherchait à le distraire.
Pour le distraire, en vain Apollon radieux
Confiait aux zéphyrus ses chants mélodieux.
Hébé versait. Près d'elle, insistant avec grâce,
Mercure exécutait ses tours de passe-passe.
« Enfin ! dit Jupiter, j'aperçois l'ennemi,
« L'homme... Je saurai bien corriger les planètes;
« Tous mes ordres là-bas passent pour des sornettes. »
— « Sire, reprit Vénus, vous avez mal dormi.....
« L'univers rend hommage à votre omnipotence;
« Et l'homme, s'il s'égaré, est encor dans l'enfance.
« Soyez bon pour le nouveau-né. »
— « Par lui peut-être un jour je serai détrôné!.....
« Il commence à connaître, et l'inconnu l'amorce.
« La raison... la vois-tu venir?
« On vieillit même aux cieux; et par un coup de force
« Je désire me rajeunir.
« Ma foudre!..... Trop souvent de ma foudre on se joue;
« Jupiter plus longtemps ne saurait reculer.
« Et puis, belle Cypris, s'il faut que je l'avoue,
« Ce n'est pas sans orgueil que je l'entends rouler,
« Ma foudre! » Il la lança, mais sans rien ébranler.

.
Et le dieu s'irritait..... impuissante colère!.....
De bien d'autres encor les foudres passeront.
Gloire à Dieu!! quand Dieu nous éclaire,
Les dieux s'en vont.

L'ESPRIT FRAPPEUR.

A QUELQUES SAVANTS

Par quels engins merveilleux l'âme
Agit-elle sur le cerveau,
Et maintient-elle en leur niveau
L'amour sacré, la haine infâme,
La mathématique raison,
La vérité, l'erreur confuse,
La nuit, la lumière diffuse,
L'étroit ou le vaste horizon?

Quel beau clavier de touches molles
Où la pensée et l'action,
Où les gestes et les paroles
Sont toujours en formation!
Réflecteur ou miroir magique
Qui réfléchis un univers,
Qui fais cent problèmes divers
Dans leur meilleure arithmétique,
Des aveugles prétendent voir
Le néant dans ton grand mystère,
Prenant leur bêtise sincère
Pour le plus colossal savoir!

Un futile produit chimique,
Se combinant, s'amalgamant,
Me ferait ou sublime amant,
Ou compositeur de musique,
Ou peintre, ou poète, ou maçon,
Idiot, homme de génie,
Muet, comme l'est un poisson,
Bavard, comme l'est une pie?
Et ce phosphore créateur,
Au sein des cases symétriques,
Formerait les pensers lubriques
Et les sentiments de pudeur...
Suivant son caprice bizarre,
Je serais bon, doux, généreux,
Ivrogne, usurier, avare,
Patient, colère, amoureux!!

— « Non! nous n'avons point trouvé d'âme

Durant le cours de nos travaux :

Une phosphorescente flamme,

Seule, fait vivre les cerveaux. »

— Qu'est le génie? — « Une névrose

Dont sont affectés bien souvent

Les rêveurs à tête morose

Et les cervelles à l'évent... »

— Qu'est l'amour? — « Une maladie

Du jeune âge et de l'âge mur... »

— Le sentiment? — « Une anémie

Qui paralyse le fémur... »

— Dévouement, honneur, foi, courage?

— « Forces du sang... Effets nerveux... »

— La philosophie? — « ... Effet d'âge... »

Parfois effet de cerveaux creux... »

La matière, seule, est capable...
Si je vous donne un traître coup,
Ne vous plaignez donc pas beaucoup :
La matière est, seule, coupable!
Voulez-vous devenir savant,
Posséder d'esprit une mine?
Faites-vous donc de l'albumine
Et buvez du *Grave* souvent...

Professeurs, rompez donc vos chaînes,
Ou débitez vos cours aux bancs ;
Place au paysan, place aux chênes :
L'écolier doit manger des glands !
Prêtres, votre piété s'égare !
Engraissez-vous, faites *extra*,
Car si votre sang devient rare,
Votre foi se ralentira !

Ces docteurs, avec leur système,
Nient tout ce que ne peut toucher
Et scalper leur main de boucher,
Ou voir leur œil de Polyphème...

— « La matière toujours n'a pas
De l'a-propos, même en ses règles :
Pourquoi volent si haut les aigles,
Et l'homme rampe-t-il si bas?... »

— Vous avez raison. Ces merveilles,
Messieurs, ont trop de côté noir ;
A tort l'âne a longues oreilles :
C'est vous qui devriez les avoir !!

Tarbes, 1875.

Victor Pujo.

LE SONNETTISTE, paraissant tous les quinze jours. Envoyer un mandat à
M. Victor Pujo, directeur de la *Revue littéraire*, à Tarbes (Hautes-Pyrénées).
Abonnement, par an, 9 fr.

Bibliographie.

Nous recevons de plusieurs spirites fort instruits des lettres qui viennent confirmer notre pensée au sujet de *Entre deux Globes* (et non *Entre deux Mondes*), que vient d'éditer madame Antoinette Bourdin : Ces pages sont merveilleusement écrites, et c'est admirable de vérité jusque dans les plus petits détails ; comme c'est puissant et instructif ! nous dit-on.

Avis aux hommes sérieux qui veulent se rendre compte d'une production littéraire et médianimique, obtenue par la vision au verre d'eau. — 3 fr. 25 *franco*.

Les Grands Mystères.

L'édition in-12 de ce volume n'existe plus ; la Librairie spirite a dû acheter ce qui restait de la grande édition in-8 ; — 100 volumes. Se vend 7 fr. 50 *franco*.

Dans ces 440 pages (sur papier de luxe), la vie universelle, la vie individuelle, la vie sociale, la naissance, la mort, le passé et l'avenir de l'homme sont des questions résolues par la pluralité des exis-

tences, le progrès indéfini, conformément aux principes du spiritisme. Cet ouvrage se recommande par l'élévation des pensées philosophiques, l'élégance et la poésie du style.

Le Petit Catéchisme psychologique et moral.

M. Augustin Babin, l'auteur de la *Trilogie spirite*, voulant mettre à la portée de tous son *Petit Catéchisme psychologique*, a décidé qu'il se vendrait au prix de 50 c., pris à Paris. 60 c. port payé. — Il y a 108 pages instructives qui résument la doctrine et en donnent un rapide aperçu aux hommes qui ne veulent pas se livrer à de longues études. Aux personnes qui prendraient 12 volumes, il sera fait don d'un 13^e en plus, soit 13 volumes pour 12.

Le Spiritisme... est-ce vrai? est-ce faux?...

Une brochure in-12 de 80 pages, facile et attrayante à lire, par un homme du monde appartenant à la diplomatie, M. H.-D.-T., qui veut enseigner à autrui comment il est devenu spirite. Ces impressions et ces observations d'un homme qui, jadis, méprisait profondément ce qu'il croit aujourd'hui, sont pleines de vérités lumineuses. Ce petit volume est l'œuvre de conscience d'un honnête homme qui livre sa pensée à ses contemporains, dans un but fraternel. Prix : 1 fr. 25 *franco*.

La Magie, du baron du Potet, est complètement imprimée; le relieur termine ce beau volume, qui sera envoyé le plus tôt possible à tous les souscripteurs. Nous expédierons *la Magie* à toutes les personnes qui nous ont envoyé le prix convenu : 100 fr.

**Liste de souscription
pour les écoles régimentaires.**

M. Vanchez a déjà reçu beaucoup de souscriptions. Nous en citons quelques-unes :

Ligue nationale des Français, à San-Francisco (Californie).....	760 fr.	»
Loge maçonnique Parfaite Union, à San-Francisco.....	500	»
M. Andouillé, sous-gouverneur honoraire de la Banque de France.	100	»
Journal <i>le Temps</i> , 500 fr.; — <i>le Siècle</i> , 200 fr.; — <i>la République française</i> , 200 fr.; — <i>le National</i> , 100 fr.; — <i>le Bien public</i> , 100 fr.		

SOUSCRIPTIONS SPIRITES

La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.	100 fr.	»
Un anonyme à Verdun, 10 fr.; — M. Ludmann, 2 fr.; — M. Crouzet, 20 fr.; — M. Bataille, 5 fr.....	37	»
M. Davin, 2 fr.; — Gatoux-Hoguet, 5 fr.; — Algol, 1 fr.; Bocquerie, 2 fr.; — veuve Jeannet, 5 fr.....	15	»
MM. Dietz, 5 fr.; — Rossignol, L. Rolland, Pradel, A. Bêche, Fa- rasse, — mesdames Gabriel Rossignol, Louise Roland, Marie Bêche, Feriol Dessale, veuve Bonnefoix, Marie Farasse (groupe spirite)..	6	50
M. P. Recamier, 5 fr.....	5	»
Total.....	163 fr.	50

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. LEYMARIE.